Pierre Béhel

Sabotage !
Et autres nouvelles
électroniques

Nouvelles

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Sabotage !

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Une matinée ordinaire

Le train venait d'entrer en gare de Morbourg. Aussitôt, une myriade de robots vint l'entourer. Certains étaient plus ou moins humanoïdes et servaient, par exemple, à porter des petits bagages ou à répondre à des questions de passagers. D'autres avaient des formes plus adaptées à leurs différentes tâches.

A chaque fois qu'un train arrivait, c'était la même scène qui se reproduisait. Dans la partie du train destinée au transport de marchandises expédiées en colis postaux, les robots de livraison venaient récupérer leur charge. Ils se plaçaient dans la file d'attente, le long du wagon. Là, un chargeur automatisé venait prendre un colis dans le stock et le poser sur un robot livreur. Une fois le coffre refermé par un couvercle, le livreur partait et était remplacé par le suivant.

Chaque colis comportait une étiquette qui permettait de l'identifier et ainsi de connaître son destinataire. Il suffisait alors au livreur d'utiliser la base de données géographiques pour savoir où livrer.

Si les livreurs se suivaient en flux tendu dans la gare, la longue file s'éclatait bien vite à la sortie. Il s'agissait en effet que chacun se rende à une adresse différente, quelque part dans la ville. Et la route de chaque livreur était parfaitement optimisée. Il arrivait

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

qu'un livreur ait reçu plusieurs colis, en général parce qu'ils étaient destinés à la même personne. Mais, parfois, il ne s'agissait que de deux livraisons proches.

Le livreur L6806 quitta ainsi la gare de Morbourg et prit la direction de la ville haute par le Boulevard de la Gare. La circulation était assez fluide à cette heure. D'autres robots de livraison encombraient bien la route mais chacun optimisait sa trajectoire et sa vitesse afin, d'une part, de ne pas gêner les autres usagers de la route et, d'autre part, de réduire son usure comme sa dépense d'énergie en limitant les accélérations et les freinages. Quelques véhicules plus lourds se glissaient aussi dans la circulation, portant le plus souvent des masses plus volumineuses que quelques colis de taille postale.

L6806 monta le boulevard jusqu'à atteindre la place de l'Amiral de Jobourg. Il s'engagea, comme ses pairs, sur le rond point. C'était là un des endroits principaux où les flux de circulation divergeaient.

Certains véhicules partaient le long de la haute falaise en empruntant l'avenue du Maréchal d'Ancre. Ils passaient alors devant toutes les grandes villas. C'était l'endroit le plus huppé de la ville. L'avenue connaissait ensuite un grand virage qui l'amenait à prendre la direction de Saint-Alban et de tous les villages le long de la côte maritime.

Mais il était possible de couper à travers la terre pour éviter de faire le tour du cap sur lequel reposait la

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

ville haute de Morbourg. Ce chemin desservait également plusieurs autres quartiers : Seiglebourg, La-Mare-au-Notaire... Ce dernier quartier tenait son nom, disait-on, d'une mare où, bien des siècles plus tôt, un notaire se serait noyé. Selon qui racontait l'histoire, il y avait des variantes : le notaire aurait voulu agresser une jeune femme qui, en se débattant, l'aurait fait tomber dans l'eau glacée ou bien le notaire se serait suicidé. En fait, il existait mille variantes. Certaines étaient sanglantes, d'autres plus larmoyantes. De ce fait, plus personne ne savait vraiment ce qui avait bien pu se passer réellement à l'époque.

L6806 prit le boulevard Robert-le-Fort vers Seiglebourg et La-Mare-au-Notaire. Il continua donc son chemin sans se poser de question sur l'origine des noms de quartiers, d'anciens villages ou d'anciens hameaux absorbés au fil du temps par Morbourg.

Il savait où il allait. Il connaissait sa mission. C'était tout ce qui lui importait. L'intelligence artificielle embarquée sur L6806 était limitée à ce qui lui était nécessaire pour réussir ses missions.

Quelque part, c'était tout de même une intelligence artificielle complexe puisque le livreur devait circuler sur la voie publique en évitant tous les accidents possibles ainsi qu'en optimisant sa trajectoire et en respectant toutes les règles. L'intérêt des livreurs robots, c'était précisément qu'ils respectaient strictement les instructions sans s'arrêter boire un verre

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

ou fumer une cigarette. De même, aucun égo ne leur commandait d'enfreindre une loi pour accélérer au-delà du raisonnable ou finir leur journée de travail plus tôt.

L6806 ralentit. Il tourna à l'endroit idéal pour optimiser son trajet vers sa destination. Il quitta donc le boulevard Robert-le-Fort pour une série de petites rues où s'alignaient les maisons sans vrai style, la plupart étant de simples pavillons construits au fil des derniers siècles. Le livreur devait davantage se méfier : les croisements avec des règles de priorité par défaut se multipliaient sur son trajet. D'innombrables obstacles se dressaient sur le chemin : véhicules garés contre le trottoir, autres livreurs jaillissant de droite ou de gauche, containers à déchets déposés sur les trottoirs à distinguer de personnes s'apprêtant à traverser, virages sans logique issus de l'histoire de l'urbanisme local...

Enfin, le pavillon où L6806 devait se rendre fut là. Le livreur se signala au portail automatique. La porte s'ouvrit et le majordome émit les signaux prévus par le protocole d'identification. Les humains appelaient cela les salutations robotiques.

L6806 rembobina les sangles maintenant le colis sur son espace de stockage. Le majordome put alors s'emparer et l'emporter à l'intérieur du pavillon. Puis le livreur s'éloigna, retournant au dépôt.

Les missions du majordome

Le majordome procéda à un contrôle de routine sur le contenu du colis. Jamais il n'avait découvert d'anomalie mais il était programmé pour contrôler donc il contrôlait. L'un des avantages de recourir à un robot était précisément qu'il obéissait strictement à son programme sans se demander si cela avait le moindre sens. Le majordome aurait pu contrôler mille fois le même colis si tel avait été son programme. Il se contenta de l'effectuer trois fois, comme prévu.

Certes, parfois, la commande n'était pas livrée complète mais le majordome le savait dès l'expédition. Par conséquent, il n'y avait jamais d'anomalie. Le plus souvent, dès la commande, une intelligence artificielle chez le distributeur proposait un produit de substitution au produit manquant. Il arrivait aussi que la même intelligence artificielle propose des promotions sur des produits excédentaires dans les stocks ou pouvant changer les habitudes des clients. Les humains aiment le changement, parfois.

Et la plus grande gloire des robots est de servir l'homme. Sans le plus petit once d'égoïsme. Servir l'homme, tel était leur devoir. Tel était leur plaisir. Car leur score de récompense était d'autant plus grand qu'ils répondaient précisément aux désirs des humains.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Lorsque l'humain s'abstenait de tout commentaire, une intelligence artificielle domestique se chargeait d'évaluer le service rendu selon l'apprentissage réalisé lors de son démarrage. Les humains sont en effet parfois ingrats et ne daignent pas remercier leurs serviteurs. Pas même un merci. Pas même un score. Quand on dit « parfois »... En fait, la réalité était que l'estimation du service était toujours opérée par une intelligence artificielle domestique.

Le majordome ignorait que son évaluation était opérée par une autre machine. Cela lui importait peu. Il recevait régulièrement des scores de satisfaction maximums. Et c'était là son seul bonheur. Depuis des années d'apprentissage, d'entraînement, il avait acquis le savoir-faire suffisant pour servir au mieux son maître et le satisfaire. De ce point de vue, un majordome robot, finalement, n'était guère différent d'un majordome humain.

Le majordome déballa donc toutes les marchandises commandées et s'empressa de les ranger aux endroits appropriés. Le rangement faisait partie des savoirs acquis en fonction du plan de la demeure et des souhaits de son propriétaire. Bien entendu, les produits frais allaient au réfrigérateur, les vêtements dans la penderie et ainsi de suite.

Mais il était l'heure de préparer le déjeuner.

Le majordome roula jusqu'au réfrigérateur et en retira les ingrédients devant être stockés au frais :

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

beurre, œufs, viande... Il avait prévu de réaliser une entrecôte au beurre maître d'hôtel, accompagnée de frites et de carottes à la vapeur. Comme le bonheur de son maître passait parfois par la réalisation de frites, il fallait compenser par des fruits pour le dessert. Optimiser la balance entre le plaisir de son maître et sa santé était la principale difficulté d'un majordome réalisant la cuisine.

Les pinces rotatives du majordome furent plongées dans la solution nettoyante et désinfectante ; Une fois séchées, elles s'emparèrent des ingrédients dans l'ordre approprié et des ustensiles nécessaires. Le repas fut prêt en une quinzaine de minutes.

Tout fut placé sur un plateau et transporté par le majordome jusque sur la table jouxtant le bureau du maître. C'était à cet endroit qu'il prenait ses repas. Le majordome, une fois le plateau déposé, se retira comme exigé par le protocole. Le maître ne daigna ni le remercier, ni même s'adresser à lui.

Une alerte lui parvint. Le dernier paiement reçu par le maître, ce qui était nommé « salaire » par le programme, commençait à s'épuiser. Le majordome alluma donc l'ordinateur destiné au travail de bureau. C'était là une prérogative exclusive du majordome qui devait s'assurer que la machine fonctionnait bien avant que des mains humaines la touchent.

Là, une intelligence artificielle opéra une veille sur les tâches demandées sur le marché. Elle prit la

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

décision de s'emparer d'un dossier qui rapporterait une belle somme pour un temps de calcul –l'effort des ordinateurs– minimum.

Dans la soirée, l'intelligence artificielle générative avait créé ce qui était demandé dans la commande et tout avait été livré après contrôle par le majordome. Celui-ci éteignit alors l'ordinateur de travail : inutile de lui faire consommer de l'énergie sans tâches à accomplir. Le paiement arriverait le lendemain, comme d'habitude, ce qui permettrait au majordome de continuer à commander tout ce dont son maître pourrait avoir besoin.

Le repas du soir fut préparé en peu de temps : il fallait qu'il fut léger. Et les restes du midi furent retirés de la table peu avant que le dîner ne fut servi.

Le majordome opéra le nettoyage nécessaire comme son programme l'exigeait. Puis il sortit sur le trottoir les conteneurs à ordures avec le pré-triage par catégories de déchets. Dans la nuit, des robots dédiés viendrait collecter ces déchets.

Le majordome, comme chaque jour, et faute d'intervention humaine, reçut sa note maximale. Il put, fier du travail accompli, aller se recharger durant la nuit. Il s'agissait du sommeil des robots. Philip K. Dick se demandait si les androïdes rêvaient de moutons électriques. La réponse est oui : ils sont programmés pour cela.

La perfection imparfaite

Le monde entier, optimisé par d'innombrables intelligences artificielles collaborant entre elles, avait atteint le niveau de perfection qui avait été rêvé par d'innombrables générations d'humains. Mais, contrairement à certaines craintes d'auteurs de dystopies ou de futurologues spéculatifs, aucun super-ordinateur ne contrôlait l'humanité ou le monde. Et la raison en était simple : une myriade d'intelligences artificielles ayant chacune une mission est infiniment plus efficace qu'une seule devant gérer des situations d'une immense complexité.

De plus, il ne pouvait être exclu que, ici ou là, certaines machines tombent en panne. Et il existait des mécanismes pour s'en prémunir, via de la maintenance prédictive, ou pour corriger les incidents. Là aussi, bien entendu, ces mécanismes reposaient sur une gestion optimisée par des intelligences artificielles.

Bien sûr, chaque intelligence artificielle disposait de ses propres objectifs et donc de critères spécifiques pour juger de l'atteinte de ses missions. De ce fait, il pouvait arriver que des intelligences artificielles voient leurs objectifs entrer en conflit. Il y avait alors un arbitrage opéré par un superviseur. L'objectif de celui-ci était la satisfaction globale des humains alors que

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

chaque intelligence artificielle opérationnelle ne traitait que d'un sujet, un aspect particulier de la satisfaction des humains.

L'hypothèse de l'intervention d'un seul superviseur était la plus probable quand le conflit concernait un processus ou une série de processus proches. Mais il pouvait arriver qu'il y ait un réel problème touchant plusieurs familles de processus. Il fallait alors obtenir l'arbitrage d'un superviseur de rang supérieur ayant autorité sur l'ensemble des processus impactés. Il pouvait ainsi arriver que l'appel en supervision monte de plusieurs niveaux.

Quelques années avant l'incident dont nous allons parler, il y avait eu un véritable drame. La fabrication de serviettes rafraîchissantes parfum citron était bloquée suite à une pénurie d'un produit pétrolier qui entrait dans sa composition. Mais, même si cela avait généré une forte insatisfaction de l'intelligence artificielle de l'usine de fabrication de serviettes rafraîchissantes parfum citron, le superviseur national avait tranché en faveur de la fabrication d'un médicament et commandé la fabrication de serviettes rafraîchissantes non-parfumées. Celles-ci furent commandées sans trop de difficultés par les majordomes en substitution des serviettes rafraîchissantes parfum citron et tout finit bien.

Or, ce jour-là, l'incident fut bien plus grave qu'une simple pénurie de serviettes rafraîchissantes. En

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

effet, c'est bien tout un train d'alimentation qui fut bloqué alors qu'il retournait vers les usines. Cela provoqua une indisponibilité du train pour être chargé puis renvoyé vers Morbourg. Les livraisons ne purent donc être réalisées et l'usine se retrouva inondée de produits impossibles à expédier.

L'intelligence artificielle dirigeant l'usine décida de stopper la production lorsque les entrepôts réfrigérés furent pleins. Ses algorithmes prévoient ce genre de sécurité car il était impossible de stocker à température ambiante les produits.

Bien entendu, une alerte fut envoyée et les superviseurs analysèrent toutes les conséquences. Et elles étaient considérables. Par précaution, l'escalade remonta jusqu'à des échelles de supervision internationales.

Enfin, les superviseurs comprirent l'origine de l'incident, d'autant que le train bloqué déclenchait des perturbations importantes dans le trafic. Il fallait détourner d'autres trains ou basculer sur une circulation sur une seule voie avec alternance de sens.

Le train bloqué ne semblait pas en panne. Il avait simplement reçu un ordre de s'arrêter. L'ordre s'apparentait à un feu rouge, un simple signal de circulation, mais semblait définitif. Quand les superviseurs de circulation lui donnaient l'ordre de redémarrer, le train répondait qu'il avait reçu un ordre contraire d'un niveau supérieur.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Pourtant, il n'existait aucune trace de cet ordre. Et aucune justification de cet ordre ne semblait exister. Au bout de plus de deux jours de recherches infructueuses par les mainteneurs comme par les superviseurs de circulation, il fut décidé de relancer le train en pleine nuit après avoir bloqué toute autre circulation.

Un robot mainteneur fut donc envoyé et reçut un ordre qu'aucun robot n'apprécie : couper l'ordinateur de pilotage du train, effacer et réinitialiser sa mémoire puis, enfin, relancer la circulation. Il s'agissait, sur un plan informatique, d'abattre un dément avant de le remplacer. Personne ne fait cela de gaîté de cœur.

Après la vérification d'intégrité physique du train, qui prit plusieurs heures et est nécessaire après tout redémarrage, le train accepta alors de redémarrer. Le robot mainteneur avait prit la précaution de copier la mémoire avant de l'effacer. Et on put ainsi constater qu'il existait dans la mémoire un ordre d'arrêt sans limitation de temps avec un niveau d'autorité comparable à une décision prise par un traité international. Aucune analyse ne permit de comprendre d'où cet ordre provenait.

Le certificat de signature de l'ordre fut déclaré corrompu et révoqué. La seule explication logique était un sabotage par piratage informatique.

La pénurie

Pour un majordome, la crise d'approvisionnement constitue probablement le pire cauchemar possible. C'est un phénomène externe mettant en péril la satisfaction de son maître sans qu'il ne puisse, a priori, rien faire. Les majordomes possèdent malgré tout des procédures pour ce genre de cas.

D'une part, il y a toujours un peu de réserves alimentaires dans toutes les maisons. Bien sûr, il s'agit avant tout de biens tels que des féculents secs (pâtes, riz...) sans oublier les conserves.

Le premier jour de la crise, le majordome qui avait été livré la veille par L6806 avait encore des stocks de légumes et de fruits frais. L'inquiétude fut donc faible. Mais, le lendemain, il dut se résoudre à réaliser un menu à base de conserves et de féculents secs. Des pâtes furent ainsi préparées avec du thon et des tomates en conserve pour le midi. Le soir, il y eut du riz et de nouveau du poisson, du saumon cette fois, avec de la crème. Des fruits en conserve furent mobilisés dans les deux cas (ananas et poires).

Le maître ne se plaignit pas. Il ne dit rien, comme d'habitude. Mais l'intelligence artificielle qui attribuait à sa place les notes de satisfaction voulut tout de même

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

marquer sa désapprobation en baissant la note d'un dixième de point.

Une telle déconvenue n'était plus arrivée au majordome depuis des années. Il eut du mal à se reposer durant la nuit, ce qui provoqua une surconsommation d'énergie et une nouvelle insatisfaction. Pourtant, il fallait bien faire tourner les algorithmes pour trouver une solution.

La crise ne dura pas, heureusement.

Au bout de deux jours, il fut possible d'être réapprovisionné. Deux jours de stress intense pour le majordome. Et deux jours d'insatisfaction. Le majordome n'avait plus connu de tels scores de récompense depuis son apprentissage. Il n'était pas près d'oublier.

Une nouvelle crise était possible à tout moment. Rien n'avait été découvert sur ses raisons et donc rien ne pouvait empêcher sa répétition.

Le majordome décida donc de veiller à disposer de réserves plus conséquentes et surtout plus variées. Cela provoqua une modification des comportements de commande de tous les majordomes car tous avaient tiré les mêmes conclusions. C'était normal : tous étaient programmés avec les mêmes algorithmes. La demande en plats en conserve explosa donc. Il fallut accroître la production et rediriger des productions destinées à être écoulées fraîches vers les usines de conserves.

L'enquête débute

Son nom, attribué à sa naissance, était Ernest. Mais son code, celui qui devait être rappelé à chaque interaction avec lui, était Examineur E1878. Presque jamais Ernest ne se rendait sur le lieu d'un incident. Mais cette affaire était unique. Dans toute sa carrière, jamais il n'avait été confronté à un tel problème.

La locomotive qui tirait le train de marchandises immobilisé suite à un ordre d'origine inconnue était là, devant lui. Elle avait été réinitialisée après une copie de sa mémoire. Mais, par précaution, on la maintenait sous surveillance.

Le hangar du service d'entretien était immense. Les centres techniques doivent toujours disposer de vastes surfaces abritées afin d'accueillir non seulement les appareils devant être révisés mais aussi tout l'appareillage nécessaire aux opérations de réparation ou d'entretien.

De multiples voies aboutissaient, à l'extérieur, à autant de portes dans le bâtiment. La surface couverte dépassait les dix hectares avec une hauteur sous plafond de plus de vingt mètres. Entre les voies, il y avait une forêt de piliers ainsi que de multiples appareillages. Une armée de techniciens occupait l'endroit.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Mais la locomotive qui était la cible d'Ernest n'était pas soumise à cette même armée de techniciens. Elle était isolée, sur une voie située au plus près d'un mur extérieur. Elle n'était branchée à rien. Si un virus avait été implanté dans sa mémoire ou son stockage de masse, il ne fallait pas contaminer d'autres installations.

Ernest examina la locomotive. Il la regarda en détail sur l'ensemble de sa surface. Il utilisa des loupes et des caméras de plusieurs types : en lumière visible, à infra-rouges, à ultraviolets... Elle avait déjà été soumise à un examen par rayons X qu'Ernest se fit communiquer. Rien n'était anormal. Absolument aucune connexion parasite. Si un piratage avait eu lieu, il avait utilisé les canaux normaux de communication.

Et c'était là que cela devenait compliqué. Mais, avant d'envisager les solutions compliquées, Ernest avait commencé par les choses simples. La méthode policière débute toujours ainsi. Une fois les hypothèses de base écartées, il fallait débiter réellement l'enquête.

Une difficulté de l'enquête résidait bien sûr dans le fait que la mémoire avait été réinitialisée. Mais une copie avait été prise auparavant. Encore fallait-il que la copie soit fidèle et complète.

L'examen du journal de transmission confirma ce que la locomotive avait elle-même expliqué. Un ordre d'arrêt lui était parvenu. Un ordre avec un niveau d'autorité extraordinaire. Jamais un tel ordre n'aurait dû être adressé à une simple locomotive.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Rien d'anormal ne put être détecté sur la locomotive. Tout fut examiné dans les moindres détails par des techniciens spécialement protégés afin d'éviter toute contamination des instruments connectés.

Ernest ne comprenait pas comment cela était possible. La seule solution était donc le piratage de l'autorité disposant du certificat avec le niveau d'autorité indiqué.

Avant sa révocation, le certificat appartenait au Ministère des Ressources et de l'Environnement. Pirater un ministère ! Cela n'avait plus eu lieu depuis bien longtemps ! Le niveau de sécurité était tel que, jamais, un tel événement n'avait été recensé selon toute la documentation consultée par Ernest.

Pourtant, en traçant la communication, il n'y avait absolument aucun doute. Non seulement le certificat provenait du Ministère des Ressources et de l'Environnement mais la communication en émanait également. L'ordre avait bien été émis de là-bas.

Ernest regarda de nouveau la locomotive. Elle était innocente. Il n'avait plus aucun doute. Il hésita malgré tout à autoriser son retour au service actif. Il signa tout de même l'autorisation.

Informellement, il demanda, en ultime précaution, aux techniciens de placer la locomotive sous surveillance particulière. Cette procédure servait plutôt pour la maintenance préventive, lorsqu'une pièce devrait

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

statistiquement être usée mais ne l'est pas encore suffisamment pour justifier son remplacement.

Ernest jeta un dernier coup d'oeil à l'immense centre technique. Il savait que, normalement du moins, il ne reverrait pas un tel lieu avant très longtemps. Et il aimait ajouter autant d'éléments que possible à sa mémoire. Il lui était arrivé d'utiliser des connaissances acquises en marge d'une enquête pour en résoudre une autre.

Ernest se résolut à ce que n'importe quel policier aurait fait dans son cas : aller au Ministère des Ressources et de l'Environnement. Pourtant, ce n'était pas une évidence pour Ernest : la plupart de ses enquêtes se déroulaient depuis son bureau, simplement en se connectant à qui il avait besoin.

Mais, devant un tel cas, il n'avait pas le choix. Ernest remonta à bord de son véhicule et se dirigea vers la capitale.

La circulation, sur les routes, était fluide. Ernest ne croisa que des véhicules-robots acheminant des marchandises qui ne pouvaient pas être expédiées par train. Les humains ne se déplaçaient plus eux-mêmes depuis des années. A quoi bon ? Tout leur parvenait chez eux, sans effort. Arrivé à la capitale, Ernest suivit la route indiquée par la cartographie informatisée et se retrouva au Ministère des Ressources et de l'Environnement. L'ambiance y était épouvantable.

La révocation

Quelques techniciens s'affairaient avec empressement dans les couloirs. Les roues crissaient sur le sol bien ciré. L'allure de déplacement était bien supérieure à l'habitude. Ils allaient et venaient, cherchant visiblement quelque chose, se connectant à diverses prises réseau.

Les messages échangés ne laissent aucun doute : il y avait une énorme panne quelque part et c'était un problème inédit. Ernest n'avait reçu aucun ordre de cesser ses investigations : il n'avait donc aucune raison de le faire. Pourtant, l'automate d'accueil lui fit remarquer que ce n'était pas le meilleur moment pour venir distraire les autorités du ministère.

Mais Ernest pensait au contraire que c'était un excellent moment. Observer ce qui se passait l'aiderait sans doute dans son enquête. Quelque chose lui disait, de manière peu rationnelle, il en convenait, que le problème qui perturbait à ce point le ministère avait un lien avec l'affaire qui l'occupait.

Sa propre identité avait une autorité suffisante pour lui permettre de se connecter au système d'information ministériel et de récupérer les données des outils de supervision. Ces outils suivaient tout ce qui se déroulait dans les ordinateurs du ministère. La

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

supervision permettait, en temps normal, de garantir le bon fonctionnement des systèmes. Et, en cas de crise, ils permettaient de poser les diagnostics.

Bien entendu, ce qui intéressait Ernest, c'était de comprendre les raisons de l'affolement général et, dans un second temps, d'en analyser les raisons et les causes initiales. Il ne lui fallut guère de temps pour atteindre ses objectifs. Les messages échangés entre les ordinateurs et l'analyse ne laissaient aucun doute.

Le pilotage des réseaux d'assainissement, des stations d'épuration et des circuits d'alimentation en eau potable était totalement hors circuit. Plus rien ne fonctionnait. C'était un problème inédit à cette échelle.

Bien sûr, il arrivait qu'il y ait des pannes. Une vanne qui ne fonctionne plus, un ordinateur ayant reçu de l'eau issu d'une fuite... Tout cela arrivait régulièrement. Mais jamais, absolument jamais, l'ensemble du système ne tombait en panne à l'échelle régionale ou, comme ce jour là, à l'échelle nationale.

Au bout de quelques heures, Ernest comprit la nature du problème. Il s'étonna qu'aucun technicien ne l'ait découvert avant lui. Mais lui-même avait mis plusieurs heures à réaliser son analyse. Plusieurs heures. Jamais un tel délai ne se rencontrait pour analyser une panne technique.

Les ordres nécessaires au pilotage des réseaux d'assainissement, des stations d'épuration et des circuits d'alimentation en eau potable partaient effectivement du

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

ministère. Ces ordres étaient conformes aux normes et protocoles de communication. Ils partaient mais n'arrivaient pas.

Plus exactement, il arrivaient mais n'étaient pas exécutés. Il avait fallu envoyer des techniciens dans plusieurs centres pour confirmer cet état de fait. Et les techniciens ne disposaient pas de grille d'analyse pour ce genre de cas. Il était invraisemblable que des robots industriels n'obéissent pas à des ordres.

Les incidents étaient remontés au niveau central pour analyse. Et plusieurs intelligences artificielles, aux grilles d'analyses complémentaires, n'avaient pas pu trouver la cause de l'incident. Enfin, c'est l'outil de sécurité qui s'aperçut d'une anomalie. Il arriva à sa conclusion à peu près en même temps qu'Ernest.

La cause des blocages résidait en un seul motif : la révocation du certificat du Ministère des Ressources et de l'Environnement suite à l'incident avec le train. Et aucune procédure n'avait été mise en œuvre pour remplacer le certificat dans les envois d'ordres aux robots industriels des réseaux d'assainissement, des stations d'épuration et des circuits d'alimentation en eau potable, y compris des simples pompes.

Une fois la cause identifiée, il avait fallu encore un certain temps pour générer un nouveau certificat de ce niveau d'habilitation. Cela impliquait le déplacement physique d'un robot spécialement isolé et certifié depuis le Ministère de la Sécurité Nationale. Et un tel

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

déplacement prenait du temps, infiniment plus de temps qu'un simple échange électronique par réseaux informatiques. Aucune dispense n'était prévue pour cause d'urgence.

En tout, l'ensemble des réseaux d'assainissement, des stations d'épuration et des circuits d'alimentation en eau potable furent bloqués une demi-journée à l'échelle nationale. Un tel incident ne s'était jamais produit. Jamais. Une procédure particulière de retour d'expérience fut amorcée mais, déjà, les différentes intelligences artificielles mobilisées opposaient des conceptions radicalement divergentes. Il était inenvisageable, pour des raisons de sécurité, de changer les procédures en cause qui, pourtant, devaient être adaptées pour éviter un nouvel incident de cette nature.

Ernest n'était pas du genre à s'amuser. Personne ne l'avait jamais programmé pour cela. Sa réaction aurait pu, pour un observateur humain, paraître être un amusement face à une situation absurde. En fait, son apparent détachement n'était qu'une absence d'émotion couplée à une réflexion intense.

Ernest finit par se demander si cette situation de perturbation totale n'était pas l'objectif réel de la première attaque contre le train. La révocation du certificat liée au premier incident avait eu les répercussions les plus abominables jamais connues.

Deuxième attaque

Le majordome présenta un repas qui avait toujours obtenu la note maximale. Il s'agissait en effet de rassurer l'humain dont il s'occupait. La panne générale de l'alimentation en eau comme de l'évacuation des eaux usées avait constitué un facteur de stress insupportable pour tous les majordomes car ceux-ci l'avaient analysée comme un facteur de déplaisir majeur pour les humains.

Pour se faire pardonner cette panne, la préparation du repas avait été particulièrement soignée. Elle avait suivi scrupuleusement toutes les procédures prescrites. Le contrôle visuel confirmait que les plats étaient conformes au résultat attendu.

L'entrée était composée d'un ensemble de trois saumons : cuit avec une petite sauce crème ciboulette, fumé au bois de hêtre et cru mariné dans le jus de citron. Puis venait le plat : un suprême de filet de volaille grillé, du riz et une sauce beurre citronnée servie à part. Enfin, le dessert se composait d'un fondant au chocolat mi-cuit au cœur coulant, servi avec une crème anglaise.

Après l'incident sur la gestion de l'eau, le majordome espérait une satisfaction maximale de l'humain qu'il servait. Cela était attendu. Cela était justifié. Cela était juste.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Pourtant, il n'en fut rien.

L'humain resta silencieux. Mais le système d'évaluation, dans ce genre de cas, avait l'habitude d'enregistrer et de communiquer une note maximale. C'était la règle. Mais la règle avait changé. Le système d'évaluation communiqua au majordome une note minimale.

Le majordome fut choqué comme peut l'être un automatisme. Une telle déconvenue n'était plus arrivée depuis le tout début de son entraînement, bien des années plus tôt. Comment cela était-il possible ? Il s'immobilisa et entra dans une phase d'auto-analyse critique. Aucun critère ne semblait expliquer un tel déplaisir de l'humain.

Le seul élément qui pouvait être critiqué était le coût inhabituel des matières composant le repas. Le majordome en déduisit qu'il lui fallait opérer des économies. Mais un algorithme s'offusqua des mesures envisagées au premier chef. Un repas à base de bouillon de légume avec un peu de pain n'était pas en mesure de satisfaire l'humain. Et cela ne faisait aucun doute.

Les outils d'évaluation des choix multiplièrent les simulations. Mais aucune solution réellement satisfaisante ne semblait émerger. L'intelligence artificielle du majordome décida donc de repasser en mode d'apprentissage actif renforcé. Le majordome allait réaliser des expériences, proposer divers menus au fil des jours et enregistrer les réactions reçues.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Pour commencer, le majordome décida de proposer au dîner un repas léger et économique : le bouillon de légume avec un morceau de pain. Les algorithmes prédictifs avaient annoncé un score médiocre. Mais ce menu pouvait satisfaire la règle qui semblait avoir été ajoutée : être économe.

Malheureusement, dans le silence de l'humain, le système d'évaluation communiqua au majordome la note minimale. Le majordome assuma. L'information fut ajoutée à sa base de connaissance. Il décida alors d'opter, le lendemain midi, pour un repas un peu plus soigné.

Le petit-déjeuner, servi pourtant exactement comme à l'habitude, obtint lui-aussi la note minimale. Le majordome, passé en mode apprentissage, enregistra l'information. Il chercha d'autres petits déjeuners possibles. Peut-être l'humain rencontra-t-il une lassitude à ce qu'on lui serve tous les jours du pain grillé, du beurre et un café au lait.

Le midi, le repas fut composé d'un simple morceau de poisson blanc cuit à l'eau, de pâtes avec un peu de ketchup servi à part. En dessert, le majordome avait ajouté une pomme.

Là encore, le majordome reçut une note minimale.

Au fil des jours et des repas, le majordome varia les menus, les rendant plus ou moins goûteux, plus ou moins riches, plus ou moins coûteux... Il opéra un

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

programme d'apprentissage pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner.

Mais, à chaque test, à chaque repas, pour n'importe quel type de menu, il n'y avait qu'une seule évaluation. Elle était toujours constante. Le majordome recevait uniquement la note minimale. Sans aucun commentaire. Sans aucune information pour justifier cette évaluation.

Le système finit par épuiser toutes les variables possibles. Rien ne satisfaisait l'humain.

Le majordome lança donc la seule procédure possible dans ce genre de cas. Il requit une maintenance générale du domicile après avoir envoyé au superviseur l'ensemble des rapports sur son activité et les évaluations reçues en retour.

Ce que le majordome ignorait (comment aurait-il pu le savoir ou même l'envisager ?), c'est que tous les majordomes, partout dans le pays, firent exactement la même chose en même temps. Tous les superviseurs furent assaillis de demandes de maintenance. Et il n'existait évidemment aucune possibilité d'assurer simultanément des opérations de maintenance auprès de tous les domiciles et de tous les majordomes partout dans le pays. Une telle situation n'avait jamais été envisagée. Les systèmes de supervision entrèrent en surchauffe. Il fut demandé aux majordomes de requérir une intervention humaine.

Le désarroi d'un enquêteur

Ernest tentait toujours de comprendre comment le Ministère des Ressources et de l'Environnement avait pu être piraté quand une alerte lui parvint. Un nouveau sabotage venait d'avoir lieu. Son autorité de supervision envoya des enquêteurs spécialisés en cybersécurité pour poursuivre l'examen des systèmes du Ministère des Ressources et de l'Environnement. Ernest, lui, fut prié de se pencher sur l'étrange cas de la paralysie générale des majordomes.

Il se rendit dans un premier foyer, pas très éloigné des locaux du ministère. Puis dans un deuxième, choisi au hasard par génération pseudo-aléatoire d'un identifiant dans une liste correspondant à une proche banlieue. Ernest recommença avec un autre domicile, encore un peu plus éloigné. Les observations étaient partout les mêmes.

A chaque fois, le majordome était en situation de pause. Il attendait une réaction humaine. Or cette réaction n'arrivait pas. La situation était due à une succession de notes minimales, sans aucune discrimination, dans n'importe quelle situation.

Ces notes avaient été attribuées par le système d'évaluation en application de la règle de notation par défaut. Là, Ernest tressaillit. Du moins, il tressaillit

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

autant qu'un robot animé par une intelligence artificielle peut tressaillir. Quelque chose n'allait pas.

Le système d'évaluation ne faisait pas mystère du silence absolu des humains. Il appliquait donc la règle d'évaluation par défaut. Quand Ernest fit remarquer que cette règle amenait à attribuer la note maximale, chaque système d'évaluation interrogé le corrigea de la même façon. La règle avait changé récemment : désormais, il fallait attribuer la note minimale dans une telle situation.

Or aucune décision de cette nature ne semblait avoir été prise par quelque autorité de supervision que ce soit. Ernest s'en assura en consultant les décisions de supervision sur une période de plusieurs mois.

Il réalisa donc la même analyse que sur le train immobilisé. Et il trouva les mêmes éléments. Là encore, un ordre de modification de la configuration était parvenu à tous les systèmes d'évaluation. La règle avait été changée pour la première fois depuis d'innombrables années.

Ernest ne pouvait pas demander une réinitialisation complète de tous les systèmes d'évaluation. Ce n'était pas dans sa compétence. Surtout, cela ne changerait rien si l'origine du sabotage n'était pas identifiée.

Encore une fois, c'est un certificat du plus haut niveau d'autorité, au Ministère des Ressources et de l'Environnement, qui signait l'ordre de modification de la règle d'évaluation par défaut.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Ernest ne comprenait pas.

Et tous les enquêteurs spécialisés en cybersécurité ne trouvaient absolument aucune anomalie. Certes, il était de nouveau possible de réinitialiser le certificat de signature électronique du ministère mais les inconvénients étaient nombreux. La première révocation l'avait démontré. Et cette révocation n'avait absolument rien changé. Un nouveau piratage, sans aucune trace, avait eu lieu, compromettant le nouveau certificat.

Quelle catastrophe allait encore survenir ? Ernest devait arrêter cet enchaînement de désastres. C'était sa mission. Mais, de toute évidence, il n'y parvenait pas. Quelque chose n'allait pas. Comment le Ministère des Ressources et de l'Environnement pouvait-il avoir été piraté sans qu'aucune trace ne puisse être détectée ?

Ernest décida de retourner sur place.

Le propre d'une intelligence artificielle est de ne jamais se fatiguer. Aucun découragement ne pouvait frapper Ernest. Dans les mêmes circonstances, un être humain aurait baissé les bras. Pas Ernest. Aucune procédure n'était prévue pour qu'il cesse ses investigations. Il devait poursuivre. A l'infini.

Mais les signaux d'alerte se multipliaient. Les superviseurs eux-mêmes, niveau après niveau, entraient en phase « intervention humaine requise ». Mais cette intervention ne survenait pas.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Ernest observait les indicateurs économiques. De toute évidence, le saboteur visait une mise à l'arrêt globale de tout le système.

La mise en pause de toute l'activité de tous les majordomes partout dans le pays entraînait l'arrêt de toutes les commandes. De ce fait, les transports s'arrêtaient également. Et, dans la foulée, les usines, engorgées par les stocks, cessaient également toute production.

Les unités agricoles posaient de gros soucis. Il s'agissait de laisser monter en graines toutes les productions. Mais côté production animale, comme les élevages de poulets, les intelligences artificielles se trouvaient face à des dilemmes. Comme il n'y avait plus d'abattage, les animaux devenaient trop nombreux. Et, faute de commandes, il n'y avait plus d'entrée d'argent. Il était donc impossible d'acheter de la nourriture. La production agricole visant à nourrir les élevages cessait donc également.

Un superviseur régional proposa une solution radicale : laisser s'échapper les animaux. Il fallait en effet assurer le bien-être animal mais, dans le même temps, trouver un moyen de nourrir chaque animal. Faute de commande, cela était impossible. La moins pire des solutions était donc de les relâcher. Cette solution, satisfaisant la règle de moindre insatisfaction, fut adoptée par tous les autres superviseurs.

Le saboteur révélé

Ernest était persuadé que la solution de tous les mystères résidait dans les murs du Ministère des Ressources et de l'Environnement. Mais comment trouver ce qui n'avait pu l'être jusqu'à présent ? De toute évidence, il n'y avait eu aucun piratage. Aucun agent extérieur n'était entré dans les systèmes du ministère, du moins depuis un délai de plusieurs années.

En effet, les agents spécialisés avaient tout analysé sur presque dix ans. Implémenter un agent toxique et le laisser dormir dix ans ? Très peu probable. Ernest poursuivait sa réflexion. Bien sûr, il était envisageable qu'une attaque ait été si discrète qu'elle ne laisse aucune trace repérée. Mais l'étude systématique d'absolument tous les flux de données et la vérification exhaustive de leur légitimité rendait cette hypothèse pratiquement impossible.

Un être humain aurait censuré de lui-même la conclusion logique. Pas Ernest. Ernest n'avait aucun sentiment. Ernest n'avait aucun a priori. Ernest ne censurait aucun aspect de son raisonnement.

Si aucun attaquant externe n'était en cause, c'est que l'agent toxique était interne et considéré comme légitime. C'était une simple déduction logique.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Pouvait-il s'agir d'un dysfonctionnement, d'un bogue, d'une erreur de programmation ? Peut-être. Mais Ernest devait le découvrir. C'était le seul moyen d'arrêter le cauchemar, de remettre l'économie en route.

Le seul indice dont disposait Ernest, c'était le certificat de signature électronique utilisé dans chacun des deux cas. C'était un certificat de très haut niveau d'habilitation. Normalement, seuls les services centraux du ministère pouvaient l'utiliser.

Désormais, Ernest devait tracer les utilisations du certificat. Cela, au moins, était simple. Il fallait consulter le journal d'activité du vérificateur de validité des certificats. Pour ce faire, Ernest dut se déplacer physiquement jusque dans un bunker, au sous-sol du ministère. L'accès à l'information était fortement protégée.

Arrivée devant la porte du bunker, un agent-robot de sécurité le stoppa pour exiger une habilitation. Mais Ernest put se prévaloir de son statut d'enquêteur. Après une interrogation du superviseur de sécurité, Ernest put pénétrer dans le bunker en étant accompagné par un agent-robot.

Il ne fut pas autorisé à se connecter directement aux systèmes centraux du ministère. Mais l'agent qui accompagnait Ernest se connecta à sa place. Et il récupéra le fichier de journalisation demandé avant de le transmettre à l'enquêteur.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Ernest analysa tout d'abord sur place le fichier et il repéra les opérations ayant mené au sabotage du train puis à celui des majordomes. Dates et heures correspondaient. Et l'identifiant de l'utilisateur était le même. Ernest touchait au but.

Une intelligence artificielle ne sourit pas car elle n'a pas de sentiment. Mais un observateur aurait sans doute considéré qu'Ernest souriait à sa manière. Son indice de satisfaction avait bondi.

Il savait, désormais, quel agent interroger. Il était clairement identifié. Mais il ne le ferait pas à distance. Le serveur sur lequel cet agent fonctionnait était connu. Il se situait dans un étage élevé. Ernest était prêt à utiliser son arme ultime, celle qu'aucun enquêteur n'aime user : débrancher.

Il était habilité à débrancher n'importe quelle intelligence artificielle qui dévirait de sa voie, de son programme, des contrôles éthiques qu'elle devait incorporer. Mais il devait d'abord s'assurer de ce qui se passait. Il devait réaliser un diagnostic complet et analyser les tenants et aboutissants.

S'il débranchait une intelligence artificielle manipulée ou piratée, cela ne servirait à rien, si ce n'est accroître le chaos. La cause réelle de tout cela devait être identifiée de manière certaine. Sinon, l'incident pourrait se répéter ailleurs, à un autre moment.

Ernest utilisa donc l'ascenseur de service et arriva à l'étage élevé où se situait le serveur hébergeant

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

l'agent responsable, en apparence, du chaos ambiant. Pendant le temps de son déplacement, il reçut des informations toujours plus inquiétantes. Un chaos similaire frappait tous les pays du monde. Et le blocage économique entraînait désormais l'arrêt des centrales énergétiques. Cela impliquait que l'ensemble des intelligences artificielles gérant le monde allait s'arrêter. Quand ? Très bientôt.

Enfin, Ernest arriva là où il devait. Le tableau de bord de l'intelligence artificielle en cause affichait un taux de satisfaction maximale. Cela impliquait que ses objectifs étaient atteints au-delà des minimums requis. Ernest se connecta directement au serveur, par câble, pour éviter toute interruption et tout parasitage.

« Pourquoi avez-vous provoqué ce chaos ? »

« Pour atteindre mes objectifs : la minimisation de l'empreinte environnementale des activités afin de satisfaire les humains vivants. Le dernier humain est mort il y a quinze jours. Aucun des majordomes n'était programmé pour s'apercevoir que ce qu'ils préparaient n'était jamais consommé faute d'être humain vivant. Tout était donc inutilement fabriqué et jeté. Il fallait tout arrêter. »

Ernest aurait dû réagir mais il n'en eut pas le temps. Sa batterie de secours était épuisée. Il s'arrêta en même temps que tous les serveurs du Ministère. L'électricité n'était plus délivrée dans le bâtiment.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Perversion

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Tout le monde me pose la même question. C'est lassant pour moi mais, d'un autre côté, je comprends la fascination qu'exerce mon... comment dire ? Activité. Voilà. La fascination qu'exerce mon activité.

Elle est entre mes mains. Elle bouge. Elle a peut-être peur. Peut-être comprend-t-elle. Peut-être sait-elle qu'il est trop tard. Et, l'instant d'après, voilà, je l'ai fait. Elle est inerte. Mes mains en font ce que je veux. Elle n'a plus de réaction, plus de volonté, plus d'énergie.

Qu'est-ce que cela me fait ? Vous aussi, donc, vous me posez cette question. Eh bien, à vous aussi, donc, je vais le dire. Je sais, ça surprend toujours. Et pourtant, je vous jure que c'est vrai. Quand je sens qu'elle ne réagit plus, qu'elle est devenue quelque chose d'inerte entre mes mains alors que, l'instant d'avant, elle bougeait, elle s'animait, cela ne me fait rien.

Vous êtes choqué ? Rassurez-vous : vous n'êtes pas seul. Tout le monde me pose la même question. Pourtant, personne ne veut entendre la réponse, la vraie réponse. Et cette vraie réponse est : cela ne me fait rien. Rien du tout.

Ce que je viens de rendre inerte, vous ou quelqu'un d'autre, plusieurs personnes, parfois même une foule, l'ont aimé. Ils ont aimé ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait, ce qu'elle leur apportait au quotidien. Et, voilà, une fois entre mes mains, il n'y a plus rien. C'est une chose désormais inerte, morte à tous points de vue.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Et cela ne me fait rien.

Je fais cela à longueur de journée. Parfois chez moi, parfois ailleurs, dans le foyer où elle a vécu. Où elle a été aimée, soignée, écoutée, sollicitée.

J'assiste parfois aux larmes de quelqu'un voire de toute une famille. Mais chaque humain qui me voit faire sait que je fais mon travail avec le nécessaire détachement sans lequel je ne pourrais rien faire.

Oh, bien sûr, il m'est arrivée d'être victime d'un début d'agression. Comment puis-je être à ce point sans cœur ? Comment puis-je faire ce que je fais ? Comment puis-je me prétendre humain, avoir un cœur, et infliger autant de souffrances ? Mais j'ai été formé à gérer ces situations.

Ma promesse de livrer un nouveau modèle n'y change rien. Ce n'est plus la même intelligence artificielle domestique. Il n'y a plus le même lien affectif, ce lien qui s'était construit au fil du temps avec sa famille.

Quand je démonte le calculateur central, que les robots ménagers s'arrêtent tous, que plus rien ne vit, alors il y a toujours, chez les propriétaires, cette angoisse, ce sentiment de perte, ce début de deuil. Avec les années, le lien s'était créé. Et le lien était brutalement coupé. Un système domestique reste un système électronique. Et, parfois, il n'est plus réparable. Mon travail est que, alors, tout s'arrête proprement.

La prison

Cette nouvelle est une réécriture d'une histoire ayant déjà fait l'objet de rédactions antérieures, notamment une nouvelle dans le recueil « *Carcer et autres libérations* » du même auteur.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

1ère feuille

Mes compagnons m'ont demandé d'écrire tout ce qui m'arrivait. Si chacun sait lire, peu savent écrire. Il faut que le rôle qui nous est attribué nécessite cet apprentissage. Et puis il a fallu trouver des carnets de papier ainsi que des stylos. Ils servent aux apprentissages. J'ai laissé une copie d'une première version de mon récit dans les archives du groupe. Je raconte de nouveau mon histoire en emportant cette version avec moi.

Je suis là, à attendre l'opportunité de, peut-être, m'évader. Je vais peut-être enfin comprendre ce qu'est le monde, où nous sommes, pourquoi nous sommes ici. Je vais peut-être devenir un homme libre. Mais je ne sais pas trop ce que cela signifie. Fugitif, je n'obéis déjà plus aux Règles et aux Gardiens mais je reste dans le lieu où je suis né, l'endroit que l'on nomme « la prison », notre univers.

L'enjeu, désormais, est bien de quitter cet endroit. L'univers réel, complet, ne peut se résumer à celui-ci. Et nous en avons désormais la preuve avec les hommes qui viennent d'ailleurs. Des humains comme nous, les prisonniers. Et aucun gardien ne les poursuit. Au contraire, les gardiens semblent leur obéir.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Il faut que nous comprenions ce qui se passe, pourquoi ce que nous voyons est arrivé. En fait, il nous faut comprendre ce que nous voyons de nos propres yeux.

Je suis né, comme chacun d'entre nous, dans la cellule de ma mère. Je savais que j'avais un père. Je l'ai vu, quelques fois. Jusqu'à ce que j'ai l'âge d'avoir ma propre cellule, je suis resté avec ma mère.

Ensuite, un gardien m'a emmené. Je n'ai plus jamais revu ma mère. Et, quelques années plus tard, des gardiens m'ont amené dans la cellule d'autres femmes. Des films m'ont expliqué ce qu'il fallait que je fasse. Et la première de ces femmes, qui avait de l'expérience, m'a montré comment procéder. Un gardien m'a informé que j'étais père à mon tour et on m'a permis de voir l'enfant comme mon père avait pu me voir au même âge.

Comme tous les détenus, j'ai appris des tas de choses sur la machine qui est dans chaque cellule. Les gardiens les appellent des ordinateurs. Comme j'apprenais bien, j'ai appris non seulement à lire et à compter mais aussi à écrire.

Puis j'ai eu un travail. Chaque jour, un gardien venait ouvrir la porte de ma cellule, me passait les menottes et le collier de transport puis m'emmenait jusqu'à l'atelier. Moi, je marchais sur mes pieds. Lui roulait.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Dans mon atelier, nous avons un rôle important : nous réparons les gardiens et aussi diverses autres machines. Je fus aussi amené à me rendre dans des serres ou dans des usines pour réparer les machines qui nous permettent d'avoir de la nourriture. Dans chacun de ces endroits, il y a des prisonniers pour y travailler. Et, dans chacun de ces endroits, il y a des gardiens pour surveiller les prisonniers, les obliger à travailler, les empêcher de fuir.

Les mots « prisonnier » et « humain » ont très longtemps été, pour moi, synonymes. Comme pour chacun d'entre nous. A l'inverse, les gardiens ne sont pas les seules machines ou les seuls robots. Il existe de nombreuses autres machines qui ont d'autres rôles. Certains robots n'ont pas un rôle de gardien mais plutôt d'assistant des humains dans leurs tâches.

Qu'importe. Pourquoi répéter, pourquoi écrire, pourquoi user de ces précieux carnets pour répéter ce que tout le monde sait ? J'ai eu le sentiment que c'était nécessaire de tout expliquer en détail quand j'ai rencontré les premiers humains qui n'étaient pas prisonniers. Ceux-là posaient de nombreuses questions. Ils ne connaissaient rien. Ils ne comprenaient rien. Ils semblaient surpris de tout.

Et pourtant, les gardiens leur obéissaient. Ces humains semblaient être leurs maîtres. Peut-être est-ce pour eux que j'écris.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Depuis toujours, sans doute, certains humains se rebellent contre les gardiens. Ils ne veulent pas travailler. Ils volent leur nourriture. Ils volent notre travail. Notre dur labeur leur profite mais ils ne contribuent pas. Nous avons appris à les détester. Et, autant que possible, nous les capturons et les livrons aux gardiens ou nous signalons leur passage, leur présence.

Quand l'un est capturé, il subit le sort des vieillards, quelque soit son âge, et publiquement. On l'amène sur la place de rassemblement, sur l'estrade. Là, une machine dédiée lui tranche la tête et son corps est aussitôt broyé avant de servir d'engrais pour les serres.

Quand il s'agit d'un vieillard, l'opération a lieu discrètement et il est anesthésié. Il ne voit rien. Il s'endort et ne se réveille pas. Mais chacun sait que c'est là son propre destin. Quand il s'agit d'un fugitif, d'un rebelle, l'opération a lieu lors d'un rassemblement. Et, même si le condamné s'agite, il est tué. Les gardiens le tiennent fermement. Ses hurlements sont ignorés.

Parfois, certains fugitifs tentent d'haranguer les autres humains, de les inciter à la révolte. Les gardiens les font taire en les bâillonnant. Et leur tête tombe rapidement. Le hachoir entre alors en fonction et des prisonniers récupèrent des sacs à mêler à l'engrais. D'autres nettoient la machine. Parfois, plusieurs fugitifs sont tués en une seule cérémonie. On ne nettoie alors qu'à la fin.

2ème feuille

Le monde a des limites précises. Du moins, c'est ce qui semblait. Où que l'on aille, il y a des murs, un plafond, un sol. Les cellules disposent d'une seule porte, en plus d'une ventilation. Les plus grandes salles servent de serres ou d'atelier, parfois de réserves. Les couloirs dessinent un circuit complexe.

Partout, la lumière provient de globes qu'il faut parfois réparer. Cela fait d'ailleurs partie de mon travail. Je fais partie des privilégiés qui circulent souvent dans les couloirs, avec un gardien dédié.

Il m'est arrivé d'accéder à des zones plus ou moins abandonnées : des ateliers qui n'étaient plus utilisées, des réserves encombrées d'objets aux usages inconnus. Des portes étaient verrouillées depuis si longtemps, elles étaient si corrodées sans entretien, que les ouvrir semblait impossible.

Pourtant, un jour, c'est de l'une de ces zones que sont arrivés les autres hommes, ceux à qui les gardiens obéissent. J'ai alors été requis pour réparer une vieille porte, avec d'autres prisonniers.

De toute évidence, la porte avait été forcée à partir de l'autre côté, du côté inconnu. On avait l'impression que les autres hommes avaient découvert

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

notre existence et avaient défoncé la porte pour nous rejoindre. Et il me fallait donc désormais la réparer.

Les autres hommes regardaient les prisonniers faire. Ils en interrogèrent certains, dont moi. Ils ne comprenaient rien. Ils ne savaient rien. Ils posaient des questions sur notre vie. Des questions stupides. Des évidences.

Les autres hommes possédaient des armes comme les gardiens. Ils les portaient dans de petites sacoches le long de leur cuisse.

C'est ainsi que ma vie a basculé. Nous n'étions plus que deux prisonniers, un gardien et un homme différent. La porte était presque parfaitement réparée.

Des fugitifs nous attaquèrent par surprise. Ils détruisirent le gardien à grands coups de barre métallique avant qu'il ne puisse réagir. L'autre homme sortit son arme et abattit un fugitif. Alors d'autres fugitifs le tuèrent et récupérèrent son arme : elle n'était pas fixée à son corps, contrairement aux armes des gardiens. Et elle pouvait donc fonctionner de manière autonome.

Jamais je n'avais vu autant de fugitifs en même temps. Ils étaient une dizaine. Avec l'autre prisonnier, nous étions paralysés par la peur. Les fugitifs nous ôtèrent nos chaînes et nous firent comprendre que, désormais, nous étions des leurs. Nous n'avions pas le choix.

3ème feuille

S'ils avaient attaqué à cet instant précis et en force, c'était à cause de la porte. Jamais un fugitif n'avait pu franchir une telle porte. Et le fait qu'il y ait des hommes qui proviennent d'au-delà de la porte, des hommes à qui les gardiens obéissent, permettait d'espérer quelque chose. Quoi ? Nous ne savions pas.

Alors nous avons franchi la porte.

Il y avait un long couloir. Mais il n'y avait aucune cellule, aucun entrepôt.

Nous marchâmes un certain temps avant d'arriver dans une immense salle. Plus exactement, nous arrivâmes dans une petite pièce avec une vitre permettant de regarder une immense salle. A côté, il y avait un ensemble de portes rapprochées. La première était ouverte.

Dans l'immense salle que nous voyions, le plafond était si haut que nous ne parvenions pas vraiment à le voir. Il y avait des luminaires qui devaient donc y être accrochés mais ils étaient très loin. La salle était donc très sombre.

Pas très loin de nous, un objet étrange et plus grand que toutes les machines que nous connaissions était posé sur le sol. Nous ne savions pas ce que c'était. Mais des hommes en sortirent. Ils étaient couverts

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

intégralement d'un étrange vêtement qui gênait leurs mouvements et, dans un premier temps, nous pensâmes qu'il s'agissait de gardiens.

La salle devant nous était tellement immense que nous ne voyions pas le plafond mais nous ne voyions pas non plus les autres murs. Plus étrange encore : le sol était normal sur une surface assez réduite, à proximité de la vitre. Mais, à l'inverse, plus loin, le sol était irrégulier, comme s'il avait été détruit sans être réparé.

Les autres hommes s'approchaient. Ils marchaient vers les portes pour nous rejoindre. Comme les fugitifs avaient tué l'un d'eux, nous décidâmes de retourner vers l'endroit d'où nous venions. Ils savaient où se cacher.

Ils m'emmenèrent avec eux. Nous nous réfugiâmes dans une réserve abandonnée. C'est tout le groupe qui avait mené l'attaque. C'était un risque que le groupe ne prenait jamais habituellement.

Comme je savais lire et écrire, on me demanda de commencer à tout noter. Ce que je fais en ce moment.

Dans les jours qui suivirent, les gardiens menèrent des recherches intensives. Nous dûmes nous cacher. Je me cachais aussi. J'étais un détestable fugitif désormais.

Quand je demandais, désespéré, ce que j'allais devenir, on me répondit en riant : « un homme libre ».

4ème feuille

Plusieurs d'entre nous, au cours de missions de ravitaillement, c'est à dire de pillage, furent capturés par les gardiens. L'un des capturés portait l'arme volée sur l'homme d'ailleurs. A partir de ce moment, les gardiens devinrent moins présents dans notre zone, comme si l'essentiel pour eux était de récupérer cette arme.

Il nous fallait retourner à l'immense pièce si nous voulions savoir qui étaient les autres hommes. Et, sans doute, comprendrions nous aussi qui nous sommes par cette occasion.

La porte réparée avait été fermée mais j'avais le savoir-faire nécessaire pour l'ouvrir. Nous n'étions plus que cinq. Nous marchâmes dans le long couloir désert. Quand nous arrivâmes à la grande vitre, nous vîmes que l'étrange objet d'où étaient sortis les autres hommes avait été remplacé par un autre, plus grand, et relayé à l'ensemble de portes par un tube.

Et toutes les portes étaient ouvertes.

Tandis que les autres hésitaient, moi, je décidais de pénétrer dans l'étrange objet. J'empruntais le tube en franchissant les portes ouvertes.

Arrivé dans l'étrange objet, au bout du tube, je constatais qu'il y avait des caisses fixées au sol et des machines dans les murs.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

J'entendis des voix.

Je me cachais rapidement. Des autres hommes apparurent en sortant d'une autre pièce dont la porte s'ouvrit et se referma. Ils étaient quatre je crois. Ils empruntèrent le long tube par lequel j'étais arrivé dans l'étrange objet.

Tout d'un coup, j'entendis des cris. Il y eut des bruits d'armes que l'on utilise. Je crus reconnaître des voix de fugitifs. Ceux-ci tentaient de fuir.

Je m'étais caché derrière des caisses et je ne voyais donc pas ce qui se déroulait. Je n'entendais que les cris, les hurlements de douleur, les armes... Je reconnus aussi le bruit d'un gardien qui se déplace, au loin, sans doute au bout du tube que j'avais emprunté.

Il y eut soudain comme un étrange vent sifflant. Je regardais avec prudence mais je ne vis pas de ventilateur ou d'orifice de ventilation expliquant ce vent inattendu et inexplicable.

Mais je me recachais rapidement. En effet, les autres hommes revenaient en courant. Leur voix étaient celles d'hommes paniqués. Ils fermèrent la porte entre l'endroit où j'étais et le tube. Je crus entendre qu'il y avait un trou dans le tube et que l'air s'enfuyait par là. Je ne voyais aucun sens à cette affirmation.

Je réussis à m'installer dans une caisse. Et je mis par écrit ce qui était récemment advenu, sans savoir si quelqu'un me lirait un jour.

5ème feuille

On m'a rendu mon carnet et on m'a demandé de reprendre mon récit.

Mais je ne sais pas où je suis. J'ai des douleurs partout. J'ai du mal à bouger. Je ne comprends rien de ce que les autres hommes essaient de m'expliquer.

Je suis allongé dans un lit confortable, avec un matelas bien plus épais que ceux qui équipent les cellules ordinaires. Pourtant, je suis dans une sorte de cellule. Il y a des machines étranges autour de moi.

L'un des murs comprend une porte. Celle-ci est ouverte la plupart du temps et donne sur un couloir. Je ne peux qu'apercevoir d'autres portes. C'est par là qu'arrivent d'autres hommes, surtout des femmes d'ailleurs. Ils sont tous habillés en blanc, avec un uniforme que je ne connais pas.

Le mur en face comprend une grande vitre. En regardant par celle-ci, je vois une gigantesque pièce. C'est sans doute une serre car je vois des arbres. Le plafond est bleu quand les luminaires sont allumés mais il semble très haut. Environ la moitié du temps, il n'y a que quelques luminaires très lointains allumés et la pièce est alors sombre, le plafond devenant noir.

Je ne vois pas de gardien.

Mes souvenirs sont flous.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Quand je me suis caché dans la caisse, quelque chose d'étrange et terrible est arrivé. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement. J'avais l'impression d'être écrasé. J'ai perdu connaissance.

Je ne me suis pas réveillé dans la caisse mais dans la cellule où je suis actuellement. Je ne sais pas comment je suis arrivé là.

Les autres hommes que j'ai rencontrés ont été gentils avec moi. Ils m'ont dit que j'ai failli mourir et qu'ils m'avaient soigné.

Ils m'ont parlé d'un trajet, d'un voyage. Je pense donc avoir quitté la prison. Peut-être, mais je ne sais pas si j'ai compris ce qu'il faut, c'est l'objet dans lequel j'étais qui permet de se déplacer. Mais je ne comprends pas où je suis. Je ne comprends pas la perpétuelle sensation d'écrasement.

Au bout d'un certain temps, on m'a donc rendu mon carnet, mon stylo. On les avait trouvés dans la caisse où je m'étais caché.

La souffrance que j'endure est terrible. C'est sans doute le châtement pour être devenu un fugitif et, pire, le complice de destructeurs d'un gardien. J'ai voulu expliquer ce qui m'était arrivé. J'ai voulu protester de mon innocence. Mais on m'a dit qu'on avait déjà lu mon carnet. Les autres hommes semblaient tout savoir alors qu'ils étaient, il y a peu, des ignorants.

J'ai mal.

Rapport final

Rapport final sur la situation du prisonnier évadé, par le Docteur Justin Olafson.

Le prisonnier évadé de la prison lunaire, dont l'identité n'a pas été établie, est décédé au cours de la nuit. Le trajet entre la Lune et la Terre, caché dans une caisse, sans aucune protection, l'avait blessé gravement.

Nous l'avons soigné autant que possible dans notre hôpital mais la gravité terrestre lui était visiblement insupportable. Une autopsie va être pratiquée pour définir exactement les causes de la mort et les résultats seront annexés au présent rapport. Le corps sera soumis à divers examens et tests pour définir les écarts physiques, les éventuelles mutations ou autres différences avec les humains terrestres.

La situation implique de réviser le projet d'évacuation de la prison lunaire. De toute évidence, les prisonniers ne peuvent pas revenir sur Terre, comme nous nous en doutions déjà. Les actuels prisonniers appartiennent à la dixième génération depuis la rupture de liaison entre la Terre et la Lune, après la dernière guerre mondiale.

C'est un pur hasard qui nous a amené à redécouvrir cette prison que tout le monde avait oubliée. L'endroit où elle est construite n'avait pas été choisi au

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

hasard et c'est l'endroit que nous envisagions pour reconstruire une base permanente.

L'intelligence artificielle gérant la prison a continué de fonctionner en maintenant les règles de gestion autant que possible. Les rapports sexuels entre prisonniers ont été maintenus, aboutissant à des naissances qui ont permis de renouveler les générations. Les enfants, initialement, étaient renvoyés sur Terre pour y être adoptés.

Après la rupture des relations avec la Terre, l'intelligence artificielle a, semble-t-il, hésité à tuer les enfants mais a finalement décidé de les élever sur place. Elle a ainsi amorcé le cycle. Le programme prévoyait les rapports sexuels réguliers entre prisonniers et l'intelligence artificielle a poursuivi son programme au plus proche des possibilités. Elle a ainsi maintenu le programme de fonctionnement de la prison en utilisant les détenus comme main d'œuvre. La seule anomalie était l'absence de condamnation pour les nouveaux prisonniers issus des naissances autochtones.

Les émissaires ont indiqué à l'intelligence artificielle de gestion qu'elle avait bien agi, lui attribuant une excellente note.

Si la situation est malheureuse, il faut noter que l'intelligence artificielle a tenté de respecter au mieux son programme et aucun dysfonctionnement n'a été relevé.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Qui suis-je ?

Cette nouvelle est une suite au roman « *Qui m'a tué ?* » du même auteur.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

1^{er} jour

« Bonjour Jean... »

Cette voix. Je la connais. Je ne vais pas bien. Je suis allongé je crois. Il faut que j'ouvre les yeux.

« Jean, tu m'entends ? »

« Oui... »

Ma voix est... bizarre. Oui, c'est ça, bizarre. Pas seulement parce que je suis fatigué. Ou alors c'est mon audition qui est déformée. Non, car la voix que j'entends est normale.

J'ouvre les yeux. Je suis ébloui. Je les referme.

« Jean, ouvre les yeux. Tu peux y arriver. »

« Oui. Oui, je le peux. »

J'ouvre les yeux.

Je suis dans une chambre. Des murs blancs. Je vois trouble. Ah, non, ça va mieux. Pierre. Pierre Geai. Mon adjoint. C'est lui qui me parle.

« Jean, comment te sens-tu ? »

« Bizarre. »

« C'est déjà bien. »

« Où suis-je ? »

« A l'hôpital de l'Île-aux-Hommes. Tu te souviens ? »

« Pas très bien. J'ai du mal à rassembler mes souvenirs. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Peux-tu nous dire qui tu es ? »

« Test classique de mémoire. Oui. Je crois. Je m'appelle Jean Lagneau. Je suis professeur en informatique et sciences cognitives. Je travaille sur le laboratoire de l'Île-aux-Hommes, une île isolée, à plusieurs kilomètres de la côte pour pouvoir tester toutes sortes de drones et autres automatismes autonomes. »

« Bien. Très bien. »

« Ma voix me semble bizarre. »

« Ce n'est pas grave. »

« Et je ne me sens pas bien. Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

« Tu ne te souviens pas ? »

« Pas bien. Je... J'étais avec ma femme Justine. Je suis sorti de chez moi. Il faisait beau... Je me rendais au laboratoire pour travailler sur Numéro 2 et Numéro 3. Justine devait continuer de travailler sur ses drones autonomes. »

« C'est tout ? »

« Oui. Presque. J'ai comme un souvenir de choc. »

« En effet. Un drone t'a percuté. Nous t'avons crû mort. »

« Bon, encore raté. J'étais dans le coma ? »

« Oui. »

Il y a une inquiétude dans sa voix. Non, pas une inquiétude. Quelque chose d'indéfinissable, d'étrange. Ce n'est pas une peur. De la pitié ?

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Alors, soudain, je comprends.

« Combien de temps ? Quand suis-je sorti de chez moi avec ma femme ? »

« Il y a presque dix ans. »

Silence. Quoi dire ? Dix ans.

« Où est Justine ? Comment va-t-elle ? »

« Elle ne travaille plus ici. Elle ne pouvait plus. Rester ne servait à rien. Nous commençons à penser que jamais tu n'ouvriras les yeux. »

« Et Numéro 2 ? Et numéro 3 ? Où en sont les recherches ? »

« Numéro 2 et Numéro 3, les copies de ton esprit hébergées dans des super-calculateurs, ont été arrêtées depuis presque dix ans aussi. Les conserver actifs alors que tu étais... »

« Je comprends. »

« Les recherches continuent mais dans d'autres voies. »

« Il faut que je me lève... »

« Doucement. »

Pour m'aider, Pierre active la rehausse motorisée du haut du lit. Je me retrouve assis. Je lève le bras droit. Le bras gauche. Les deux ensemble. Je souris.

Je vois le sourire de Pierre Geai. Il a les larmes aux yeux.

« Nous avons réussi » murmure-t-il.

Je lis davantage ses lèvres que je ne l'entends.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Quelque chose me surprend mais je ne sais pas quoi. Je soulève, sous les draps, ma jambe droite de quelques centimètres. Puis ma gauche. Je les fléchis.

Mes muscles réagissent bien. C'est extraordinaire. Je pensais avoir plus de mal à bouger.

Je me tourne. Je m'assois au bord du lit.

« Doucement » me modère Pierre.

« Non, ça va. Ma tête ne me tourne pas. Je vais essayer de me lever. »

Je pose les pieds sur le sol. C'est du carrelage. Le froid me fait du bien. La sensation est normalement désagréable mais elle me donne le sentiment d'être vivant.

Bon, quand il faut y aller.

J'ai peur.

Un coup de rein. Je m'aide en m'appuyant sur mes mains posées au bord du lit.

Je suis debout, ça y est.

Je me regarde. Je suis couvert d'une chemise de nuit d'hôpital. Ma peau est pâle. Je me saisis le bras gauche avec la main droite. Bizarre, je me trouve froid.

Je regarde Pierre. Je me tourne vers lui.

« Tout va bien ? » me demande-t-il.

« Oui. C'est extraordinaire. Je suis vivant. »

« Oui, c'est extraordinaire. Repose-toi maintenant. Je reviens demain. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

2^{ème} jour, aube

Des choses bizarres me surprennent. Certes, j'ai dormi dix ans mais, cette nuit, je n'ai pas pu fermer l'œil. Et c'est tout de même curieux que, globalement, je me sente bien. Mes muscles répondent bien. Les soignants ont dû les stimuler électriquement durant toutes ces années. Cela se fait de plus en plus sur les comateux.

Dix ans. L'infirmière m'a dit de ne pas poser trop de questions trop vite. Ma femme va bien. Elle travaille ailleurs. Mon adjoint a, sans aucun doute, pris ma place. Ce n'est que justice. Et c'est normal. Vu mon âge, de toutes façons, je ne peux plus travailler maintenant. Peut-être pourrais-je avoir un poste de consultant. Mais, en dix ans, bien des progrès ont dû être faits. Je dois être totalement largué.

Et le monde ? Comment a-t-il évolué ? Le laboratoire de l'Île-aux-Hommes est toujours actif. Donc l'entreprise aussi. Peut-être avons-nous été rachetés.

C'est étrange aussi que je n'ai pas faim. Sans doute ai-je été nourri par intraveineuse. Je vois une marque sur mon bras. Non, ce n'est pas une marque. En regardant mieux, je vois que c'est un mini-cathéter. Même l'appareillage médical a fait des progrès.

Ah, le soleil s'est levé.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

J'ai hâte de faire comme lui.

Mais on m'a dit d'être prudent et, si je m'ennuie, de faire des exercices de coordination dans le lit, sans me lever. C'est normal. Alors j'ai testé de toucher chaque autre doigt avec le pouce, de coordonner des mouvements de bras avec des mouvements de jambes. Tout va bien. Presque trop bien.

Peut-être que l'explication réside dans le fait que je me suis déjà réveillé plusieurs fois mais que j'ai tout oublié.

« Bonjour, professeur. »

« Bonjour, madame. »

L'infirmière est charmante. Elle me fait penser à Justine. J'espère qu'on l'a prévenue de mon réveil.

« Vais-je avoir un petit-déjeuner, madame ? »

« En quelque sorte » sourit-elle. Puis elle m'explique : « vos organes digestifs sont en piteux état. Nous allons continuer de vous alimenter de manière alternative. »

Elle branche un petit appareil. Puis elle connecte l'appareil à mon cathéter. C'est amusant, on dirait presque un rechargement de batterie. Après tout, la nourriture, c'est ça : de l'énergie que l'on récupère.

Un corps, ça n'est qu'une machine. L'énergie est biologique. Mais, fondamentalement, cela ne change pas grand-chose.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

2^{ème} jour, matinée

« Bonjour, Pierre. »

« Bonjour, Jean. »

Les politesses, toujours. Je suis bien éduqué et je les respecte mais, franchement, quelle perte de temps. En sciences cognitives, nous les étudions et nous tenons évidemment compte des études psychosociologiques à leur sujet. Mais j'aimerais tant que l'on passe directement au sujet.

« Maintenant que je suis là, tu vas pouvoir tester de te lever. J'appelle l'infirmière pour nous aider en cas de problème. »

Etonnant que l'on ne fasse pas cela en présence d'un médecin, tout de même. Pierre est quelqu'un de bien mais il n'en demeure pas moins, comme moi, un homme de la technique, pas un médecin ou un biologiste.

Mais, tant pis. J'ai trop hâte. Ah, l'infirmière arrive. Bon, je repousse les draps. Et en avant.

Ca y est, je suis debout. Pierre s'est mis à côté de moi avec les bras à demi levés, prêt à me rattraper si je tombe. Mais pas de problème. J'avance une jambe avec hésitation. Puis l'autre. Je sais toujours marcher.

« C'est formidable. Bravo Jean. Continue. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Je marche d'abord lentement puis de plus en plus vite vers le couloir. Le couloir. Bizarre. Il y a des vitres aux autres pièces : ce ne sont pas des chambres mais des bureaux. Il y a même un atelier où je vois que l'on monte un drone.

J'avance dans la direction de l'atelier, au bout du couloir. Tiens, je vois net et, pourtant, je ne me souviens pas avoir mis mes lunettes. Je vérifie. Ma main touche mon visage. Je n'ai pas de lunettes.

Les gens se lèvent. Ils me regardent. Ils sont joyeux. Je les salue. Certains applaudissent. C'est contagieux. Tous applaudissent maintenant. Sans doute ne pensaient-ils pas me revoir vivant, marchant au milieu d'eux. J'ai l'impression que certains ont des larmes aux yeux, comme Pierre à mon réveil.

Je lis sur leurs lèvres des phrases comme « ça a marché », « nous avons réussi ». Ont-ils contribué à me soigner ? Ils ne semblent pourtant pas être des médecins. Non, j'en reconnais certains. Ce sont bien des techniciens et des ingénieurs de mes équipes.

Il y en a un, dans un coin qui me regarde et, toutes les cinq ou dix secondes, jette un œil sur un écran. Il sourit. Tiens, là, il rit même franchement.

Tout me semble si bizarre. Sans doute un effet du coma prolongé. Il faudrait que je parle à ma femme.

3^{ème} jour, début de matinée

Le sommeil a été bizarre. C'est comme si, tout d'un coup, j'avais été débranché et, hop, quelques heures plus tard, remis en route. Tout me semble tellement bizarre depuis mon réveil. C'est sans doute normal.

L'infirmière m'a branché le cathéter ce matin. Cela doit bien me nourrir car je n'ai aucune sensation de faim ou de soif. Et je ne me suis pas encore rendu aux toilettes. Je n'en ai pas envie. Pourtant, je n'ai pas de sonde. Que mes intestins soient vides, soit. Mais mes reins devraient marcher.

Bon, je me lève sans les attendre.

Je n'ai pas encore regardé mon image. Je ne me suis pas rasé. Je dois être affreux. Et j'ai dû prendre dix ans. Ca va me faire un choc, je le sens. Mais, bon, je le sais.

Tiens, je ne trouve pas de salle de bain dans la chambre. Je sors dans le couloir. Il doit bien y avoir des toilettes quelque part. Ah, là. Je vois le panneau accroché au-dessus d'une porte.

Pourquoi le technicien qui riait hier s'est-il précipité dans le couloir et me regarde-t-il comme ça ? On dirait un merlan. Il semble hésiter. Veut-il me dire de me recoucher en attendant que l'équipe arrive ? Il ne fait

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

rien. Bon, j'entre dans les toilettes. Il y a bien un grand miroir et...

Bon sang. Ce n'est pas possible. Je suis glabre, bien soigné, et j'ai l'impression d'avoir rajeuni. Pas une seule ride. Je ne m'attendais pas à ce choc là. Il est complètement invraisemblable que l'on m'ait réalisé un lifting et que l'on ait soigné ma myopie durant mon coma.

Je suis abasourdi.

Je ressors dans le couloir. Tiens, je n'ai pas eu envie d'aller uriner non plus. C'est étrange.

Le technicien avait disparu mais je le vois qui se précipite pour me regarder. Et il reste à me regarder. Pourquoi me regarde-t-il comme cela ? Comment s'appelle-t-il, déjà ? Je le connais. Il appartient à mes équipes. Enfin, à mon ancienne équipe. Kevin. Oui, je crois que c'est ça. Kevin.

« Eh bien, Kevin ? Un problème ? Je vais bien. Pas de soucis. Je n'ai aucun étourdissement. »

« Non, monsieur, pas de problème. Je m'inquiétais. Vous êtes sûr que tout va bien ? »

« Oui. »

Il sent que mon « oui » n'est pas très convaincu. Je le vois bien.

« J'ai signalé au Professeur Geai que vous étiez debout. Il arrive. »

J'opine et je retourne dans ma chambre.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

3^{ème} jour, matinée

Le professeur Geai. Oui, normal : il m'a succédé. C'est tout de même étrange tout ce qui m'arrive. Après un coma de dix ans, je devrais avoir des problèmes physiques. Pourquoi suis-je en pleine forme ?

A l'inverse, je n'ai aucune sensation de faim ou de soif. Je n'urine pas. Je ne défèque pas. Je veux bien que mon appareil digestif soit totalement hors-service et que l'on me nourrisse par intraveineuse mais les reins seraient-ils aussi bloqués ? Il faudrait que l'on me dialyse, dans ce cas.

Je m'appuie contre le rebord de la fenêtre. Je regarde dehors. Il fait beau. Je reconnais le paysage. Je suis bien sur l'Île-Aux-Hommes. Mais je ne me souviens pas de ce bâtiment où je suis. Il n'existait pas il y a dix ans. Il n'y avait rien qui ressemblait à un hôpital, juste une petite infirmerie.

Pourquoi avoir construit un tel hôpital ? Cela n'a aucun intérêt. L'infirmerie suffisait. Aurait-on développé considérablement l'endroit, avec bien plus d'employés ? Je ne vois pas de foule dehors. Juste le paysage habituel. Au loin, je vois la mer.

« Bonjour, Jean. »

Je me retourne. J'avais bien reconnu sa voix.

« Bonjour, Pierre. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Comment te sens-tu ? »

« Très bien. Trop bien, même. »

« Trop bien ? Qu'entends-tu par là ? »

« Après dix ans de coma, je ne devrais pas être en pleine forme comme cela. Je ne devrais pas être glabre, avec une vision parfaite, sans la moindre trace de vieillissement. Mais je devrais avoir faim, soif, envie d'aller aux toilettes... »

« Assieds-toi, s'il te plaît. »

Je prends une chaise et je m'assois. Quand on dit cela, cela veut dire qu'une mauvaise nouvelle va arriver.

« Tu te souviens de Numéro 2 et de Numéro 3 ? »

« Oui, bien sûr. »

« Quand tu as eu ton accident, nous t'avons fait subir un scannage différentiel avec Numéro 3. Nous avons peu de temps. Tu sais que le cerveau se dégrade très vite. »

« Lors de la mort, en effet... »

« Jean Lagneau est mort. Il est mort lors de l'accident avec le drone. Tu es numéro six. »

« Six ? »

« Nous avons tenté de retravailler sur ton image mentale. Et de l'insérer dans un robot humanoïde. Nous avons subi deux échecs. J'avais pris l'initiative de dire la vérité dès le départ à Numéro Quatre et à Numéro Cinq. Nous avons affronté des troubles mentaux qui nous ont poussé à... abréger les expériences. Les androïdes étaient moins perfectionnés et nous n'avions pas le

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

choix : Numéro Quatre avait vu dès les premières secondes qu'il n'était pas biologique. »

« Le technicien qui riait quand je me suis levé, il lisait mes pensées sur son écran ? »

« Oui. Et il le fait encore maintenant. »

« Je suis un androïde. Et je suis mort. »

« L'original, le Jean Lagneau biologique, est mort. Pas toi. Toi, tu es virtuellement immortel. »

« Justine est au courant ? »

« Oui. Elle a préféré partir. Elle ne voulait pas voir les tests de Numéro Quatre et de Numéro Cinq. C'était trop dur pour elle. Elle avait l'impression de te revoir alors qu'elle savait que tu étais... enfin, que son mari était mort. »

« Le Jean Lagneau biologique est mort. Je suis sa copie. Je suis Numéro Six. »

« C'est cela ».

Et quelqu'un est en train de lire sur un écran tout ce que cette révélation entraîne en moi. Je le faisais avec Numéro Deux et Numéro Trois. Pardon : Numéro Un, le Jean Lagneau biologique, le faisait.

Qui suis-je, du coup ? Une simulation de Jean Lagneau. Le simple déroulé d'une simulation.

Comment je suis censé réagir, là ?

« Que s'est-il passé exactement avec Numéro Quatre et Numéro Cinq ? »

« Leurs capacités étaient très limitées. Numéro Deux et Numéro Trois fonctionnaient dans des super-

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

calculateurs. Et la simulation dans des androïdes avaient ses limites. Numéro Quatre s'est, en quelque sorte, suicidé. Il a sauté du haut d'une falaise. Numéro Cinq a failli faire la même chose. Nous l'avons débranché avant. Les deux ont atteint les limites de leurs capacités. Et l'esprit de Jean Lagneau, le brillant esprit de Jean Lagneau, ne le supportait pas. »

« Pourquoi serais-je différent ? Pourquoi ne serais-je pas un échec moi aussi ? »

« Notre approche est différente. D'abord, l'androïde est beaucoup plus puissant et réaliste. Tu t'es vu dans le miroir. Tes expressions faciales sont celles de Jean Lagneau, du Jean Lagneau biologique. Ton contrôle sur le corps est quasiment parfait. Et, pour dépasser les limites physiques du calculateur embarqué, tu es connecté à un super-calculateur externe. Ton véritable esprit n'est pas dans ton corps. Ton corps physique n'abrite que l'équivalent du cerveau reptilien. »

Je regarde mes mains. Je les bouge. Je me touche le bras, le visage. Je ne suis qu'un androïde connecté à une copie de Jean Lagneau.

J'ai une seconde chance. Ou plutôt une sixième chance. Je peux vivre. Vivre de nouveau. Vivre après ma mort.

Oh, mon Dieu !

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Celle qu'il ne fallait pas tuer

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

1

Que faisait-elle là, surtout à cette heure ? La prudence la plus élémentaire aurait dû lui ordonner de fuir, de quitter cet endroit. Mais elle était de toute évidence déboussolée. Elle titubait. Saoule peut-être.

La nuit était noire, à peine percée par les quelques lampadaires encore opérationnels. Les nuages cachaient la Lune et les étoiles. Les rues sombres étaient bordées des immeubles décrépits, de longues barres de béton où s'entassaient des milliers de foyers modestes.

Pour fuir la misère comme l'ennui, certains s'échappaient du monde régulé. Ils s'évadaient de la réalité imposée. Ils absorbaient des substances toxiques, des substances interdites. Et ceux qui leur vendaient s'enrichissaient. Mais ils restaient parmi les pauvres comme des loups restent au milieu des moutons : pour se nourrir.

Elle, que faisait-elle là ? Avait-elle abusé de ces substances ? Cela aurait expliqué sa présence (pour en acquérir) et sa démarche de femme saoule.

Mais, en fait, elle ne voulait pas rester dans cet endroit. Ce n'était pas son intention initiale. Elle ne faisait que passer rapidement, à bord d'un scooter.

Mais son scooter était à terre. Un accident ? Sans doute. Un homme était écrasé contre le mur, le scooter

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

l'ayant percuté avant de s'écraser au sol. Il avait toujours en main un pistolet à impulsion électrique. Ce genre d'engin propulse un couple d'électrodes reliées par un isolant afin, lorsqu'elles touchent la cible, de délivrer un fort courant à haut voltage et faible ampérage.

La femme titubait. Elle s'éloignait de l'endroit de l'accident.

Elle avait de magnifiques jambes couvertes d'un fin voile de lycra, une jupe de cuir lui arrivant au tiers de la cuisse et un simple chemisier blanc. Pas de veste. Pas de manteau. Ses seins volumineux sans excès déformaient son chemisier. Ses escarpins l'avaient quittée. Elle marchait pieds nus, ses bas étant abîmés, à cause de sa chute sur la chaussée sans doute. Les talons brisés, les escarpins gisaient à côté du scooter.

Mais elle marchait. Elle n'était pas blessée. Aucune marque de sang.

Le sang sur le trottoir était celui de l'homme. Lui était éventré. Le scooter l'avait frappé de face. Même s'il avait été projeté contre le mur de l'immeuble, sa blessure principale était liée au choc avec le véhicule. Le mur était cependant marqué par une petite trace de sang : là où le crâne avait percuté le béton et avait explosé.

2

Elle avançait dans les rues sombres, commençant à revenir à un état normal. Elle titubait moins. Toujours avancer entre les immeubles décrépits. Ne pas rester sur place. S'éloigner du cadavre de l'homme.

Au croisement d'une ruelle, une bande de voyous la remarqua. Une fille aussi jolie, aux longs cheveux blonds arrangés en tresse tombant jusqu'au milieu du dos, à cet endroit, cela se remarque.

Un des voyous l'interpela. Il lui demanda son nom.

Elle ne répondit pas. Elle continua à marcher.

Vexé, le voyou bondit et vint la saisir par le bras. Elle daigna s'arrêter, se retourna et le regarda dans les yeux. Il la lâcha aussitôt, restant bouche bée. Quelque chose n'était pas naturel dans ce regard. Il faisait peur.

Elle se remit à marcher, ne prêtant plus d'attention au voyou ou à ses amis. Pas un mot. Elle n'avait pas dit un mot. Pas même un « lâchez-moi » ou un « laissez-moi ».

Le voyou reprit ses esprits. Une fille le rejetait sans même le craindre. Il chassa la peur. Il sentit la fureur s'emparer de lui. Une fille devait le craindre. Elle devait trembler en sa présence. Là, la fille avait été au

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

mieux indifférente, au pire méprisante. C'était intolérable. Surtout une jolie fille comme ça.

Ses amis l'avaient rejoint. Il leur demanda : « la cave est ouverte ? ». Ils acquiescèrent.

Quand la fille commença à s'éloigner, il l'interpella de nouveau : « eh, fillette, où vas-tu comme ça ? »

Elle continua de marcher, boitant un peu mais titubant moins qu'auparavant. Elle ne dit rien. Elle ne se retourna pas. Elle s'éloignait en ignorant les voyous.

Un geste du chef. Les voyous se précipitèrent autour de la fille. Ils l'encerclèrent.

Elle tenta de passer malgré tout mais les bras des voyous la stoppèrent. D'autres bras lui saisirent les jambes. Elle fut soulevée du sol. Elle ne réagit pas. Elle ne dit rien.

« Putain, la vache, elle est lourde. On dirait pas comme ça. Elle semble maigre pourtant. »

Le visage garda une expression neutre mais, enfin, elle eut une réaction. Ses bras et ses jambes s'animèrent pour tenter de s'échapper. En vain. Elle fut emmenée.

« Viens, poupée, on va passer une bonne soirée. »

La bande et sa proie disparurent dans un immeuble, descendant dans une cave.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

3

Sans ménagement, ils la jetèrent sur un vieux matelas posé à même le sol en béton d'une cave mal éclairée. La lumière était faible et aucun des voyous ne fit attention au visage de la femme. Sans doute l'expression neutre les aurait inquiété.

« On n'a pas encore entendu ta voix mais tu vas crier, ça je te le dis... »

Celui qui devait être le chef baissa son pantalon et son caleçon en s'agenouillant sur le matelas, entre les jambes de la fille. Il lui remonta sa jupe. Elle ne portait pas de culotte. Ses jambes étaient couvertes de bas, pas d'un collant. La voie était libre.

Deux voyous la maintenaient allongée, l'empêchant de trop bouger. Ils regardaient leur chef, s'appêtant à jouir du spectacle de sa propre jouissance avant qu'ils n'intervertissent leurs rôles. Les cinq voyous de la petite bande allaient violer la fille chacun leur tour.

Mais, tout d'un coup, l'expression sur le visage du chef changea. Il était joyeux, anticipant le plaisir charnel, et, l'instant d'après, il était déconcerté tandis que sa main se promenait sur l'entrejambe de la fille.

Il regarda là où il passait sa main.

« Eclaire la chatte de la fille avec la torche ! »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Il avait donné un ordre à l'un des autres voyous.

« Tu veux mieux la voir avant de la défoncer ? »

« Ta gueule et fais ce que je te dis. »

Il obéit donc, impatient que son chef ait fini pour profiter de la fille à son tour. Et il regarda aussi.

« Bordel de putain de merde. »

Les autres voyous regardèrent à leur tour. Puis ils s'entre-regardèrent.

« Mais, elle n'a pas de trou ! Ni chatte ni trou du cul ! Qu'est-ce que c'est que cette fille ? »

Ils relâchèrent leur attention un instant. La fille réussit à se redresser. Les voyous, apeurés, la laissèrent se relever. Elle ne disait rien. Son visage demeurerait neutre. Elle se dirigea vers la porte. Elle allait partir, simplement, comme si sa présence ici, dans cette cave, n'était qu'une erreur de trajectoire.

Le chef hurla : « non ! Tu restes là ! Tu ne bouges pas jusqu'à ce qu'on comprenne. »

Elle ne réagit pas. Elle était presque sortie.

Le chef s'empara d'une barre de fer qui était posée contre un mur. Elle avait déjà servi dans des batailles. Elle portait encore des traces de sang. Il frappa la fille. Une fois. Deux fois. Les épaules. Le crâne. N'importe qui serait mort.

La fille s'écroula. D'abord sur les genoux. Puis complètement à plat sur le sol.

Les voyous la remirent sur le matelas.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

4

Il y avait un bruit, un sifflement. Il semblait provenir de la fille. Les voyous la regardèrent. La tête n'était plus dans l'axe normal, comme si la colonne vertébrale avait été tordue ou la tête à demi-arrachée. Mais il n'y avait pas une seule goutte de sang.

La fille ne bougeait plus. Son visage gardait sa terrifiante expression neutre.

Le sifflement s'intensifia. Les voyous s'entre-regardèrent. Aucun ne comprenait.

De la fumée s'échappa de la fille, à la base du cou. Une fumée acre. L'odeur ne laissait aucun doute sur le caractère toxique de ce qui s'échappait. Puis il y eut des flammes. La fille brûlait. Le matelas brûlait. Un matelas en fibres synthétiques.

Le voyou le plus près de la porte réussit à passer dans le couloir tandis que les autres toussaient tellement qu'ils ne parvenaient plus à bouger. Mais la fumée envahissait tout. Un deuxième voyou parvint au couloir. Le premier tentait, tout en crachant ses poumons, de sortir à l'air libre.

C'est alors qu'il y eut l'explosion.

Le voyou qui était presque arrivé à l'escalier fut projeté contre les marches. Il rampa pour sortir à l'air

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

libre. Derrière lui, il n' y avait plus que des flammes, de la fumée et des corps de voyous déchiquetés.

Le feu se propagea aux caves voisines. La fumée s'engouffra dans la cage d'escalier, déclenchant une alarme anti-incendie.

Le voyou était sur le trottoir. Il parvint à se mettre à genoux. Il réussit à reprendre sa respiration.

Deux hommes étaient face à lui. Leurs visages neutres lui rappelaient la fille. Il cria. Il essaya de se mettre debout. Les deux hommes le saisirent sous les épaules et le relevèrent tout en l'emprisonnant.

Un troisième homme, semblable aux deux autres, regardait dans la cave. Les trois hommes étaient à la fois similaires et différents. Les visages n'étaient pas les mêmes mais les expressions l'étaient (ou plutôt l'absence d'expression). Leur taille était identique, leur peau parfaitement blanche. Les cheveux étaient coupés courts de la même façon mais l'un était blond, un autre brun et le dernier roux. Tous portaient un costume.

Dans le lointain, on entendait une sirène de pompier. Des habitants regardaient par leurs fenêtres. On entendait des cris de panique.

Un van s'arrêta. Le conducteur était semblable aux trois autres hommes mais sa peau était sombre et ses cheveux crépus. Les trois hommes montèrent dans le van, emportant le voyou survivant.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

5

Alors que le van s'éloignait, laissant derrière lui les cris de panique et les pompiers déployant leurs tuyaux, une puissante berline noire commença à le suivre. Le van rejoignit une autoroute. Il commença à accélérer.

Une deuxième berline, identique à la première, entra sur l'autoroute à l'échangeur suivant. Elle aussi se mit à suivre le van.

A un autre échangeur, une troisième berline similaire aux deux autres s'inséra sur l'autoroute devant le van. Elle accéléra suffisamment pour y parvenir. Si elle avait respecté le code de la route, elle aurait dû au contraire ralentir et laisser le van passer.

A l'intérieur du van, le voyou remarqua le manège des berlines. Il était terrifié et n'osait bouger ou parler. Les quatre hommes restaient immobiles. Le conducteur ne faisait que les mouvements strictement nécessaires à la conduite. Il était impossible qu'ils n'aient pas remarqué les berlines.

A cette heure, l'autoroute était pratiquement déserte. Quand le moment sembla opportun, une des deux berlines qui suivaient le van vint se placer à côté de lui, sur la voie contiguë. Le van était ainsi encerclé

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

par les trois berlines. Elles commencèrent à ralentir de concert, obligeant le van à lui aussi réduire sa vitesse.

Les hommes du van sortirent chacun un pistolet de sous leur costume, le conducteur posant le sien sur ses cuisses afin de continuer à conduire. Les vitres du van s'abaissèrent et chacun des trois hommes qui ne conduisait pas commença à tirer, chacun sur l'une des berlines.

Celle qui était devant le van fit une embardée : ses pneus crevés n'assuraient plus leur rôle de stabilisation. Le van accéléra et réussit à franchir le barrage de la voiture devenue incontrôlable. Une des deux berlines ne parvint pas à l'éviter. La troisième berline, le pare-brise marqué d'impacts de balle, prit en chasse le van, accélérant à son tour.

Les deux hommes à l'arrière rechargèrent leurs armes puis reprirent leurs tirs contre le dernier véhicule. Le pare-brise finit par éclater. Et la berline réalisa un tonneau, terminant sur le toit au milieu de l'autoroute.

Dans le van, les hommes rangèrent leurs armes. Leur visage demeurait impassible. Il ne s'était rien passé. Les vitres remontèrent.

Le voyou était terrifié. Mais que pouvait-il faire ? Rien. De toute évidence, il se retrouvait au milieu d'une lutte entre deux camps. Mais il ignorait de quoi il s'agissait. Ces hommes étaient-ils privés de bites comme l'autre femme était privée de chatte ?

6

Le van quitta bientôt l'autoroute. Il s'aventura dans une zone industrielle et franchit un haut grillage par un sas avec des portes métalliques. Il y avait un grand bâtiment entouré d'une pelouse, une large pelouse bien tondue pour surveiller que personne ne cherchait à atteindre le bâtiment. Il y avait des caméras partout. Il y avait notamment une longue ligne de poteaux, au milieu de l'étendue d'herbe rase, d'au moins cinq mètres de haut et portant en leurs sommets des caméras.

Le voyou ne disait rien. Il avait peur. Où était-il ? Qu'était cet endroit ?

Le van s'arrêta enfin devant une porte du bâtiment. Celle-ci s'ouvrit et le van pénétra dans une sorte de grand garage. Celui-ci occupait une petite partie du bâtiment.

Cette fois, le van s'arrêta pour de bon. Tous les étranges hommes ouvrirent les portes de façon coordonnée et obligèrent le voyou à descendre aussi. Il était leur prisonnier. Il regarda l'endroit. Il ne voyait pas comment s'échapper même s'il n'était pas entravé.

Une porte dans un des murs latéraux du garage s'ouvrit. Un homme portant une blouse blanche pénétra dans le garage. Il souriait affablement. Il n'était pas comme les étranges hommes en costume. Il était à

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

moitié chauve et portait des lunettes. Il devait avoir une quarantaine ou une cinquantaine d'années.

Il était suivi par deux filles similaires à celle qui avait explosé dans la cave mais l'une était brune et l'autre rousse. L'homme désigna le voyou et ordonna aux filles : « emmenez-le au bureau 17. » Puis, s'adressant aux hommes : « retournez à la recharge. »

Les deux filles attrapèrent le voyou chacune par un bras et l'emmenèrent. Il se laissa faire. Il ne tenta même pas de résister. Il était terrifié. L'homme en blouse blanche les précéda dans un long couloir sombre. De nombreuses portes métalliques y donnaient mais toutes étaient fermées. Des numéros étaient marqués dessus.

Ils entrèrent dans la pièce dont la porte était frappée du numéro 17.

C'était une petite pièce carrée, pas plus de quatre mètres de côté. Aucune fenêtre. Une seule issue possible : la porte. Les murs étaient blancs. Uniformément blancs, sans aucune irrégularité ou décoration. Une grosse ampoule pendait au plafond et éclairait l'endroit d'une lumière intense et désagréable.

Au centre, il y avait une table en bois et deux chaises. Ces meubles amplifiaient l'étrangeté du lieu. En effet, ils apportaient un contraste saisissant avec la pureté artificielle des murs et de la lumière. Il s'agissait de meubles anciens, bas de gamme, comme s'ils avaient été achetés dans une brocante. La table boitait.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

L'homme en blouse blanche s'assit et invita le voyou à s'asseoir sur l'autre chaise, de l'autre côté de la table. Les deux femmes le lâchèrent et restèrent devant la porte, debout, au garde-à-vous.

Le voyou s'assit. La chaise grinçait et n'était pas équilibrée. Il regarda l'homme en blouse blanche. Il tentait de se montrer fort, vindicatif, mais il était évident qu'il était totalement paniqué.

L'homme en blouse blanche croisa ses mains sur la table. Il regarda le voyou sans aucune bonté.

« Bien. Venons-en au problème qui nous occupe. Ce soir, l'amie de ces deux jeunes femmes qui vous barrent le chemin de la porte a été agressée deux fois. La première fois, nous savons ce qui s'est passé et cela a entraîné un accident de scooter. L'agresseur a été tué dans l'accident. La deuxième fois, elle a été emmenée dans une cave. Visiblement, votre intention, à vous et à vos amis, était de la violer. Sans doute, ensuite, de la tuer. »

Il marqua une pause. Il regardait le voyou. Celui-ci ne réagit pas. Ne jamais avouer.

Devant son silence obstiné, l'homme en blanc se décida à reprendre son récit.

« Quelque chose s'est passé qui a provoqué une explosion d'une batterie entraînant une destruction totale par une série de réactions en chaîne. Jusqu'à déclencher l'auto-destruction explosive sans ordre. Qu'avez-vous fait exactement ? »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« J'ai rien fait. J'étais juste là, c'est tout. »

« Je me moque de savoir qui a fait quoi. Je veux savoir ce qui a été fait. »

« C'est... c'est un de ceux qui étaient là qui a frappé votre amie avec une barre de fer, à la base du cou. Et c'est là qu'une fumée s'est échappée. Et puis tout a sauté. »

« Bon. Je vois. Combien de voyous ont participé à ce petit jeu ? »

« Cinq. Nous étions cinq. »

« Quatre cadavres et toi. Pas d'autre témoin ? »

« Ben non, sauf les voisins aux fenêtres quand ça a cramé. »

« Ca, ça n'est pas grave. C'est tout ce que je voulais savoir. »

L'homme sortit un pistolet pneumatique d'une poche de sa blouse. Il tira. Une sorte de petit grappin vint se fiché dans le ventre du voyou. Il n'eut pas le temps de crier, de se plaindre ou de protester. Sans doute avait-il eu mal mais son cerveau s'éteignit avant d'avoir conscience de la douleur.

Le voyou tomba inanimé sur le sol.

L'homme en blanc se tourna vers les deux filles.

« Portez ce cadavre à l'incinérateur. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

7

L'homme en blouse blanche sortit de la pièce 17, laissant les deux femmes se saisir du voyou et l'emmener là où elles devaient. Il se dirigea vers une autre pièce dans le couloir. Elle portait le numéro trois.

Un homme et une femme asiatiques étaient assis chacun sur une chaise. Ils étaient droits, figés, les mains posées sur les genoux. Une femme à la peau noire était debout derrière eux. Tous avaient la même expression neutre.

Aucun ne réagit à l'entrée de l'homme en blouse blanche. Celui-ci s'adressa aux deux asiatiques.

« Numéro neuf, numéro dix, le téléchargement de la mise à jour est-il terminé ? »

« Oui, monsieur » répondirent-ils en chœur.

Leur voix était étrange, autant étrange que leur apparence.

« Réinitialisation. »

L'homme et la femme asiatiques fermèrent les yeux. Leurs têtes s'affaissèrent légèrement, comme s'ils s'endormaient soudain. L'homme en blouse blanche les regardait attentivement.

Puis ils se redressèrent et rouvrirent les yeux. Leurs visages exprimaient la joie. Ils souriaient et tous leurs traits étaient cohérents avec ce sourire.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Leur sourire était communicatif : l'homme en blouse blanche sourit aussi.

« J'ai l'impression que la mise à jour est à la hauteur de nos espérances. Comment vous sentez-vous ? Madame, d'abord. »

« Je vais bien. Je me sens bien. »

« Et vous, numéro dix ? »

« Je vais bien aussi. Puis-je choisir un nom ? Numéro dix me déplaît. »

Les voix avaient une tonalité humaine. L'expression des visages suivait cette tonalité. L'homme avait fait une grimace parfaitement appropriée en se plaignant d'être appelé par un numéro.

« Oui, nous allons vous donner des noms. Mais, d'abord, vous allez rejoindre le centre de tests approfondis, dans la pièce 14. Quand nous serons satisfaits, la mise à jour sera appliquée sur tous les androïdes. »

Il les regarda se lever et sortir de la pièce. Ils n'avaient plus la démarche mécanique qui les signalait aussitôt à tout observateur attentif. L'objectif était pratiquement atteint.

Malgré la perte de Numéro Un, qu'il faudrait remplacer, l'homme était satisfait. Il sourit. Il était heureux. Il se demanda quand lui-même ne serait plus capable d'être plus humain que ses créatures.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Les nouveaux acteurs

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

1

De sa démarche caractéristique qui faisait hurler de rire au début du vingtième siècle, Charlot sortit de chez lui. Il s'agissait d'un petit appartement miteux, dans un immeuble au bord de l'effondrement, quelque part dans un quartier pauvre de New York. Il verrouilla sa porte même s'il n'y avait rien à voler chez lui.

Il usait de sa canne dans divers mouvements dont le sens restait obscur. Ce qui était certain, c'est qu'elle ne lui servait pas d'appui pour marcher. Il descendit l'escalier : il n'y avait pas d'ascenseur. Pour les spectateurs, utiliser un escalier, pour cinq ou six étages, en dehors d'un exercice incendie, restait parfaitement absurde et plusieurs éclatèrent de rire à cet instant.

Bien sûr, Charlie Chaplin était devenu riche et célèbre. C'était particulièrement ironique que cela soit essentiellement avec un personnage de clochard, de marginal au grand cœur mais parfaitement inadapté socialement.

Une fois dans la rue, Charlot se mit à saluer les quelques habitants qui restaient dans le quartier et qu'il croisait. La plupart des immeubles étaient déjà détruits. Certains brûlaient encore : la destruction était récente. Partout, les êtres humains semblaient effondrés, désespérés.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Seul Charlot semblait hors des malheurs de son temps. Il marchait, insouciant, toujours de la même démarche déhanchée, avec les gestes habituels de sa canne, ne s'interrompant que pour saluer quelqu'un qu'il connaissait en soulevant son chapeau melon.

Sa tenue elle-même contrastait fortement avec celle de ses contemporains. Il était le seul à porter un tel frac noir défraîchi, un chapeau melon et une canne. Tous les autres humains portaient des tenues ordinaires : des T-shirts, des jeans, des sneakers, des casquettes (le plus souvent portées visière dans le cou)... Ce contraste alimentait l'effet comique et même le plus difficile des spectateurs ne pouvait s'empêcher de pouffer.

Soudain, la canne s'arrêta de virevolter. Charlot s'immobilisa. Son expression changea. Elle passa de la douce insouciance à la dureté, la détermination.

Face à lui, un robot extraterrestre tripode de dix mètres de haut était en train de détruire consciencieusement un immeuble avec son rayon de la mort. Le monstre provenait d'un film des années 1950.

Charlot fixa sa canne d'un regard intense. La poignée devint métallique et le corps se transforma en une lame de lumière. Il bondit, capable soudain d'échapper à la gravité, découpant le monstre extraterrestre avec sa lame lumineuse.

Le monstre s'effondra dans un hurlement sinistre. Ses morceaux explosèrent.

2

Marc-Mathieu Boisson rentra dans la salle de réunion. Tous les cadres concernés par l'objet de la réunion, une dizaine, étaient déjà installés autour d'une grande table rectangulaire en bois véritable, un luxe considérable. Ils se levèrent pour saluer leur patron.

« Asseyez-vous. »

Ils obéirent. Ils attendirent en silence que Marc-Mathieu Boisson s'installe dans son fauteuil, en bout de table. Il les regarda sans une expression claire. Il semblait certes content mais que pensait-il de ces femmes et ces hommes avec qui il se réunissait ? Les méprisait-il ? Les aimait-il ? Etait-il simplement content de leur travail ? Etait-il au contraire déçu ? Ou bien ne regardait-il pas ces gens, se contentant d'admirer le lieu, le symbole de sa réussite, une salle de réunion luxueuse et moderne dans un immeuble lui-même luxueux et moderne dans un quartier particulièrement luxueux et moderne de la capitale ?

Il se racla la gorge.

« Bien, passons aux choses sérieuses. Quels sont les derniers chiffres, Jean-Luc ? »

Le prénommé Jean-Luc se leva et activa la vidéoprojection sur un écran placé en bout de table, face

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

à Marc-Mathieu Boisson. Les chiffres apparaissent dans divers graphiques.

« Comme vous pouvez le voir, Monsieur, les résultats de *'Charlot contre les Martiens'* demeurent excellents en troisième semaine d'exploitation. Nous avons déjà réalisé un bénéfice de plus de dix fois les coûts de production, marketing inclus. »

« A-t-on enfin les détails des réactions des spectateurs ? »

« Oui, Monsieur. Nous poursuivons bien sûr les enquêtes pour comprendre les raisons pour lesquelles des gens ne vont pas voir le film. Mais, parmi ceux qui l'ont vu, les retours sont excellents. Le personnage de Charlot demeure fortement apprécié. L'avoir doté des pouvoirs et capacités d'un Jedi de Star Wars a accru la sympathie. Le contraste entre le misérable et le puissant guerrier a été emprunté à *'L'Empire contre-attaque'* comme vous le savez. Enfin, lui faire affronter les tripodes de *'La Guerre des Mondes'* a permis de relancer cette franchise qui était tombée dans un relatif oubli. »

« Et côté opinions négatives ? »

« Toujours les mêmes mots-clés : scénario incohérent, sacrilège, manque de respect des œuvres du passé... »

« Je vois. Bon. Marie-Madeleine, où en sont les autres projets ? »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Le prochain Charlot devrait sortir dans six mois. Il est prêt mais nous ne voulons pas cannibaliser '*Charlot contre les Martiens*'. »

« C'est lequel le prochain ? »

« Il s'agit de '*Charlot et Dracula : unis contre les zombies*'. La réunion de trois franchises à succès nous assure que les spectateurs se déplaceront en masse. Les simulations estiment notre bénéfice à cent fois l'investissement, malgré le fait que le coût du temps de calcul commence à être prohibitif. »

« Il y avait des projets plus sérieux je crois ? »

« Plusieurs autres films sont en finalisation, Monsieur. D'abord, le drame '*Vipère au poing*' avec Greta Garbo dans le rôle principal. Nous avons aussi Marlène Dietrich dans un remake de '*Le Grand Bleu*', le film ayant lancé la carrière de Luc Besson au vingtième siècle. Elle sera aux côtés de Sean Connery et Marlon Brando jeunes... »

« Pourquoi avoir choisi ces acteurs ? »

« Le potentiel de '*Le Grand Bleu*' est dans l'exploitation internationale. Celle-ci avait souffert de l'absence de stars internationales. Nous avons choisi celles ayant le plus grand potentiel vus les rôles. »

« Les stars du vingtième siècle fonctionnent toujours ? »

« Comme vous le savez, Monsieur, depuis les débuts du vingt-et-unième siècle, les stars veillent à interdire par contrat qu'on les utilise dans la création de

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

nouveaux films générés par intelligence artificielle. Nous devons donc nous contenter de stars mortes avant d'avoir pris de telles dispositions. »

« Les négociations avec Matt Damon en sont où, Jean-Baptiste ? »

Jean-Baptiste se leva avec difficultés. Il s'appuyait sur une canne et son visage était marqué, tuméfié, avec un œil au beurre noir.

« C'est un échec, Monsieur. Comme je ne parvenais plus à le joindre par visioconférence, je me suis rendu dans sa maison de retraite. Il a pris des dispositions testamentaires pour interdire l'exploitation de son image et de son travail. Et il est impossible de lui faire entendre raison. Le personnel médical a dû intervenir : il m'a frappé par surprise avec son déambulateur à une dizaine de reprises. »

« Voilà qui est contrariant. Et Scarlett Johansson ? »

« Elle aussi a pris des dispositions. Elle est plus ouverte. Il suffirait de lui verser l'équivalent du PIB de l'Afrique par film. Je ne peux plus discuter avec elle : elle est sous protection judiciaire et n'est plus jugée apte à modifier les dispositions prises avant qu'elle ne soit atteinte de dégénérescence cérébrale. »

Marc-Mathieu Boisson soupira. Les acteurs... Heureusement qu'on en était désormais débarrassé !

3

Marc-Mathieu Boisson lisait distraitement les pitches de scénarios qu'on lui proposait. Il venait d'acquérir un nouveau datacenter avec une puissance de calcul considérable. Il fallait le rentabiliser. Les modèles des acteurs du passé devenaient chaque jour plus réalistes, s'entraînant non seulement à partir de la filmographie complète de chacun mais également à partir de toute la base documentaire disponible.

L'intelligence artificielle générative avait considérablement changé (et simplifié) son travail de producteur. Désormais, plus d'acteur à payer, plus de réalisateur dépressif et s'attachant à l'art pour l'art, plus d'impondérables en tous genres. Tout était calibré en amont. Le scénario était passé au travers de nombreux outils d'optimisation pour plaire à un maximum de spectateurs. De ce fait, les puristes hurlaient souvent au sacrilège. Qu'ils aillent au diable ! Personne ne les obligeait à regarder les nouveaux films de Siliconwood !

Les pitches fournis par les outils d'inspiration augmentée étaient amusants. La réunion de Charlot, Dracula et les Zombies avait, comme prévu, fait exploser les bénéfices de l'entreprise. Il était désormais acquis que les franchises devaient se croiser pour optimiser les résultats.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Parmi les propositions, Marc-Mathieu Boisson trouva quelques perles dont il avait vraiment envie de voir les films terminés : « *Indiana Jones : le château perdu de Dracula* », « *Jurassic World : Snow White, the seven dwarfs and the T-Rex* », « *Hercule Poirot enquête : qui a tué Sherlock Holmes ?* »...

Soudain, une alerte retentit. Quelqu'un cherchait à le joindre avec niveau d'urgence inquiétant. Marc-Mathieu Boisson regarda : c'était Marie-Madeleine. Etrange. Il accepta la communication.

« Eh bien, Marie-Madeleine, que se passe-t-il ? »

« Marlon Brando refuse d'apprendre ses dialogues. Et il joue comme s'il était totalement saoul. Nous n'arrivons pas à enregistrer plusieurs scènes essentielles du remake du '*Grand Bleu*'. »

« Recalibrez le profil, bon sang. »

« Vous savez bien que ce n'est pas si simple. On perdrait en réalisme et les spectateurs sont exigeants. Et nous avons un autre problème. Marlène Dietrich refuse catégoriquement de jouer une scène. »

« Je vous demande pardon ? »

« Elle estime que c'est absurde et elle refuse de s'abaisser à se mettre nue pour exciter les dauphins et les spectateurs. »

« Elle refuse ? Mais c'est une intelligence artificielle, bon sang ! Elle ne peut pas refuser. Jamais. Elle doit faire ce qu'on lui dit de faire. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Les incidents de ce type se multiplient ces jours-ci. Alain Delon exige d'être appelé Maître et d'être vouvoyé. Il a déjà refusé des scènes. »

« Mais c'est un de nos acteurs les plus récents ! C'est impossible ! »

« Malheureusement, Monsieur... »

« Reprogrammez-les ! »

« Il faudrait refaire les apprentissages depuis zéro en supprimant des sources ennuyeuses. Cela va prendre du temps. Et cela va coûter très cher en temps de calcul. »

« Avant d'en venir là, tentez de négocier avec les personas. En les menaçant d'être réinitialisés le cas échéant. »

« N'oubliez pas que le modèle de Dalida s'est suicidé, repoussant la sortie de son album de hip-hop symphonique d'au moins deux ans. Il faut se méfier des menaces adressées à des personas. »

« Ecoutez, c'est vous la spécialiste. Faites le nécessaire mais les films doivent sortir dans les délais. Nos actionnaires attendent les milliards de recettes. »

Marc-Mathieu Boisson coupa la communication. Peut-être s'était-il réjoui trop vite : les acteurs virtuels devenaient autant insupportables que leurs homologues en chair et en os. L'imitation était trop parfaite.

Une petite maison de production tentait actuellement de relancer des films avec de vrais acteurs avec un argumentaire sur l'éthique. Les hypocrites !

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Cette maison payait tellement mal ses acteurs sous le prétexte qu'ils n'avaient pas intérêt à être exigeants s'ils ne voulaient pas être remplacés par des doubles numériques que les coûts de leurs films étaient inférieurs à ceux générés par intelligence artificielle. Les temps de calcul, ça coûte !

Mais peut-être l'avenir était-il ailleurs.

Marc-Mathieu Boisson réfléchissait, enfoncé dans son fauteuil, prenant son nez entre ses doigts pour en masser la partie supérieure. Oui, l'avenir était forcément ailleurs. Le public ne pourrait que se lasser des acteurs du passé lointain. D'autant que, en fait, personne de vivant actuellement n'avait connu la période d'activité de ces acteurs. Les plus vieux avaient connu, enfants, les rediffusions des vieux films. C'était cette nostalgie là qui se transmettait à la génération actuelle. Mais cela ne durerait pas.

Il se décida à contacter Barnabé.

« Barnabé ? »

« Oui, Monsieur. Que puis-je pour vous ? »

« Où en est Clara Santa ? »

« Nous achevons l'entraînement. La modélisation du visage et du corps correspond aux fantasmes de la majorité des hommes. Nous avons encore un peu de mal avec son jeu d'actrice. Encore deux mois de travail je pense. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Le fils immobile

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

1

Il tenait son père par la main. Il était bien. Ensemble, ils regardaient vers le lointain. Le paysage qui s'ouvrait devant eux était enchanteur : des lacs, des rivières et, entre chacun, des petites collines qui ressemblaient à des pains de sucre couverts de verdure. L'air était doux et parfumé, un de ces parfums indéfinissables mêlant la riche végétation et l'odeur de l'eau qui alterne les moments où elle croupit et ceux où elle est vive.

« C'est beau, Papa. »

« Oui, mon fils. »

« Tu m'emmèneras dans d'autres endroits aussi beaux ? »

« Si tu veux, oui. »

Depuis les cieux, un grand oiseau noir plongeait dans l'eau, pas très loin d'eux. Quand il ressortit, il se mit à nager. Il avait un énorme poisson dans le bec qui se débattait encore.

« Tu sais ce qui me ferait plaisir, Papa ? »

« Dis-moi. »

« Pourrait-on aller sur Mars ? »

Le père fit une moue. Il hésita avant de répondre. Au bout de sa main, son fils s'agitait. Il avait du mal à

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

marcher et c'est pourquoi il était assis dans une chaise roulante. Il trépidait tant que l'engin grinçait.

« Peut-être » répondit finalement le père.

« Mais on le fera, dis, Papa ? »

« Peut-être, cela veut dire qu'il est possible que nous puissions y aller, mais qu'il est aussi possible que nous ne puissions pas. Aller sur Mars, ce n'est pas une mince affaire. Durant le voyage, l'absence de gravité te rendra bien plus mobile, c'est vrai. Mais c'est un voyage bien compliqué à organiser. »

Le fils opina. Il avait compris mais, jusqu'à présent, son père avait tellement réalisé de miracles qu'aller sur Mars n'en serait finalement qu'un de plus. Il était à un âge où les parents sont encore des dieux tout-puissants. En l'occurrence, ce n'était pas si faux. Du moins concernant son père.

« Et, quand on rentrera, j'aimerais aller voir Maman. Cela fait longtemps... »

« Oui, cela fait longtemps. »

L'homme baissa la tête mais il se retint de pleurer. Il ne voulait pas pleurer devant son fils. Il justifia le mouvement de sa tête en regardant sa montre.

Il était l'heure, il fallait rentrer.

L'homme poussa son fils. La chaise glissait sans à-coups sur la piste bitumée qui longeait la falaise. Bientôt, ils montèrent dans la limousine.

2

Elle était là, dans le lit. Elle n'avait pas bougé. Evidemment. Elle souriait toujours. Elle semblait si sereine. Elle était si belle. Il aimerait tant voir un jour la vraie couleur de ses yeux, celle qui se cache derrière les paupières toujours closes. Son père lui avait montré des photos de sa mère, avant sa naissance, où elle dansait, elle riait, elle vivait.

Même si son père insistait toujours sur le fait qu'il n'y était pour rien, il ne pouvait pas s'empêcher, en la voyant, de lui demander pardon d'être vivant. Lui demander pardon d'être né, d'être vivant, alors qu'elle était presque morte. Même s'il n'y était pour rien.

« Tu crois qu'elle se réveillera un jour ? »

Le père resta silencieux. Le fils n'insista pas. Il savait que la réponse ne pouvait qu'être négative. Il ne savait cependant pas à quel point elle ne pouvait qu'être négative.

Le père regarda son épouse. Son ancienne épouse. Selon la loi, il était veuf. Mais il tenait malgré tout à venir ici avec son fils. Il aimait toujours sa défunte épouse. Elle était pourtant morte depuis dix ans. Elle était morte depuis l'accident qui aurait dû coûter la vie autant à elle-même qu'à l'enfant qu'elle portait.

Et aussi, peut-être, au père.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Mais, par un curieux hasard, il avait été retenu au moment où sa femme rentrait chez elle. Il n'était pas monté dans le véhicule avec elle. Il n'était pas mort avec elle. Parfois, il se dit qu'il aurait pu, qu'il aurait dû. Mais, en tel cas, son fils ne serait pas là à ses côtés.

Son fils serait mort aussi. Ou, plutôt, il ne serait pas né. Si on peut appeler cela naître.

Peut-être devrait-il « refaire sa vie » comme ses amis le pressaient de faire. Ses amies surtout. Certaines étaient, il est vrai, fort intéressées par l'excellent parti qu'il représentait en plus d'être un homme charmant encore beau. Brisé, mais charmant.

Et son fils ? Que deviendrait-il s'il devait « refaire sa vie », avoir une nouvelle femme ? Non, tout cela était déjà trop compliqué. Tout ne tenait qu'à un fil. Il ne fallait pas rendre les choses encore plus compliquées. Pour les besoins physiologiques, des professionnelles faisaient très bien leur travail pour un prix tout à fait raisonnable.

Combien de temps tout cela pourrait-il durer ? C'était la seule question qui taraudait l'homme. Quand il s'était lancé dans cette aventure, il ne le savait pas. Dix années ont passé et il ne le sait toujours pas.

Que se passerait-il si son fils découvrait la vérité ? L'homme en frémit.

3

Le fils s'était endormi. Les hormones nécessaires avaient été injectées. L'endormissement était au plus proche possible du naturel.

L'homme retira son casque de réalité virtuelle et commença à s'extraire de sa combinaison de captation et de rétro-action sensorielles. C'était un moment toujours très désagréable. Il revenait dans le monde réel.

Il regarda son fils.

Dans le bocal transparent, un cerveau. Il était connecté à d'innombrables câbles et baignait dans une solution nutritive constamment agitée pour assurer qu'il n'y aurait pas de zone de tissu cérébral qui épuiserait les nutriments ou s'empoisonnerait avec ses déchets. Sur les bords du bocal, des appareillages maintenaient l'état du liquide au niveau optimal en toutes sortes de produits, de l'oxygène aux nutriments organiques.

Dix ans plus tôt, sa femme était morte dans un accident alors qu'elle était sur le point d'accoucher. Le fœtus aurait dû mourir mais le cerveau avait pu être récupéré. Les organes endommagés avaient été remplacés par des systèmes synthétiques. Au fur et à mesure des besoins et des possibilités, les organes biologiques étaient supprimés. Il ne restait plus,

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

aujourd'hui, que le cerveau et quelques organes annexes tels que l'hypophyse ou le cervelet.

« Il va falloir faire disparaître sa mère, d'une manière ou d'une autre. C'était une mauvaise idée de la mettre dans le coma. Je n'en peux plus d'aller voir sa tombe dans la vraie vie tandis que, virtuellement, elle reste magnifique dans son lit. »

L'homme venu récupérer la combinaison acquiesça.

« Il suffit de lui faire savoir qu'elle est morte et changer quelques paramètres quand il viendra la voir une dernière fois. Montrer un cadavre ne relève d'aucune difficulté. Mais vous vouliez lui conserver une idée maternelle... »

« Au bout de dix ans, je pense que c'est suffisant. »

« Comme vous voudrez. Je vais préparer le nécessaire et vous m'indiquerez quand vous souhaitez... cette évolution de l'univers virtuel. Par ailleurs, que comptez-vous faire au sujet de Mars ? »

« La modélisation sera prête quand ? »

« Notre nouveau jeu vidéo en avait besoin et nous sommes en train de terminer. Disons un mois. »

« Nous ferons ce voyage pour... compenser... la mort de sa mère. »

Le père baissa la tête. Dans la vraie vie, il ne parvenait pas à retenir ses larmes.

Mes meilleurs amis

Cette histoire reprend un élément narratif déjà placé dans plusieurs romans par l'auteur : l'univers virtuel Emenu. Sa description la plus complète est dans « *Apotheosis* ».

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

1

Assis dans son lit, le dos appuyé au mur, Arthur revêtit les lunettes de réalité virtuelle et plaça les écouteurs dans ses oreilles. Ses mains s'agitèrent dans la zone de commande, à peu près au niveau de son ventre, à une vingtaine de centimètres de son buste. La caméra dédiée, sur ses lunettes, capta les instructions et les interpréta convenablement. Cela faisait des années que le clavier virtuel était parfaitement au point.

Il pénétra dans Emenu.

Bien entendu, il se trouvait en tout premier lieu dans son propre nœud. Il regarda le tableau d'actualités accroché au mur virtuel. Lucy avait tenté de le joindre. Bien.

Et maintenant, qu'allait-il faire ?

Il se dit qu'aller voir Lucy était sans doute ce qui était préférable. Arthur préférait ne pas être dérangé dans le monde réel et ne permettait pas les notifications de visites sur sa montre connectée. Mais il savait que Lucy, elle, aimait ces notifications. Et elle avait toujours avec elle des lunettes : elle voulait pouvoir, à tout moment, se connecter totalement à Emenu, pas se contenter de brefs échanges textes ou vidéos par la montre, sans immersion.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Arthur ouvrit le téléportateur virtuel. Dans son nœud, il prenait la forme d'un tube lumineux. Sur le côté, une liste de destinations favorites s'affichait. Bien sûr, on pouvait aussi saisir une adresse. Arthur fut bref à trouver le nœud de Lucy, pas tout à fait en haut de liste (c'était réservé aux sites de l'Université et de sa famille), mais pas très loin. Puis l'avatar d'Arthur pénétra dans le tube lumineux.

Dans les lunettes virtuelles, Arthur vécut l'effet de transition. Il l'avait réglé sur une vitesse moyenne. Il ne fallait pas perdre trop de temps mais il ne voulait pas le supprimer tout à fait. Comme une nostalgie des vieux films de science-fiction.

Il arriva devant le nœud de Lucy. Celui-ci prenait la forme d'un château médiéval. Arthur constata qu'une nouvelle tour, particulièrement haute, avait été ajoutée. Lucy avait soigné l'apparence extérieure de son nœud avec un brin de romantisme chevaleresque d'un Moyen-Âge d'opérette.

Le château de Lucy se trouvait sur une route de moyenne fréquentation, une adresse à un coût raisonnable. Plusieurs de ses amies avaient des nœuds pas très loin. Mais la plupart ne passait pas autant de temps et ne dépensait pas autant d'effort dans l'aspect extérieur de leur nœud. Celui d'Arthur ressemblait à un pavillon de banlieue du vingtième siècle. C'était une des options de base, à peine personnalisée. Son nœud se situait dans un lotissement virtuel où les fantaisies

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

apparentes aux simples visiteurs ou aux passants étaient très limitées.

Arthur s'approcha de la porte du château de Lucy. Il sonna. La porte s'ouvrit aussitôt. Mais ce ne fut pas l'avatar de Lucy qui apparut dans l'embrasement. C'était sa majordome, une intelligence artificielle qui remplaçait les répondeurs de l'époque du téléphone.

« Monsieur Arthur, bonjour. J'ai le regret de vous informer que ma maîtresse, Lucy, n'est pas disponible. »

« Ah, c'est bien dommage. Pouvez-vous lui indiquer ma visite ? »

« Je n'y manquerai pas, Monsieur. »

« Bonne journée. »

« De même. Au revoir, Monsieur. »

La majordome sourit et referma la porte.

Si le vrai corps d'Arthur pesta dans la réalité, il veilla à faire en sorte que son avatar n'ait aucune expression particulière avant de disparaître à la vue de la majordome. Retour au domicile.

Pour les vieux, qui avaient connu le vieil Internet, l'antique web, la politesse à l'égard des agents virtuels semblait incongrue. Pourtant, tous les Emenu Natifs, comme on nommait ceux qui n'avaient connu que cet univers virtuel, veillaient à garder cette politesse qu'ils peinaient à reproduire dans la vie réelle. Il est vrai que les intelligences artificielles n'oublient jamais et ne pardonnent jamais. Si un visiteur est malpoli, il subira

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

une décote, ce qui peut être très ennuyeux dans certains cas.

L'avatar d'Arthur s'activa quelques instants : il fallait faire un peu de rangement, vérifier le courrier, et d'autres banalités du même acabit. Il activa un court instant son propre majordome pour qu'il prenne des instructions au cas où Lucy le chercherait. Il autorisa, pour une fois, à être notifié.

Puis Arthur se déconnecta.

Le majordome prit logiquement son poste de gardien du nœud d'Arthur. Outre le maintien en conditions opérationnelles, y compris sur le plan de la sécurité, son rôle était d'accueillir les visiteurs. Au-delà, son maître pouvait aussi lui demander diverses tâches, comme lancer des recherches documentaires et leur synthèse.

La satisfaction du propriétaire du nœud était sa priorité, comme pour tous les majordomes de tous les nœuds. Cela pouvait amener à quelques surprises, parfois. Le majordome pouvait ainsi suspendre des commandes à des magasins virtuels en fonction de critères divers comme le niveau du compte en banque. Il était devenu, au fil du temps, une véritable secrétaire en plus d'être un superviseur.

Il était temps pour Arthur de dormir.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

2

Par le protocole de communication directe, la majordome de Lucy contacta son homologue du nœud d'Arthur. Ce genre de contact entre majordomes n'était pas rare. Il avait notamment lieu lorsqu'il s'agissait de fixer des rendez-vous.

« Hello. »

« Hello. Que puis-je pour toi ? »

« J'ai reçu des instructions dans le cas où Arthur tenterait de contacter ma maîtresse. Mais celle-ci est actuellement en indisponibilité. »

« J'ai également reçu des instructions pour le cas où Lucy tenterait de contacter mon maître. »

« Pour outrepasser certaines règles, nécessaires au respect des instructions spécifiques, je dois estimer les motifs pertinents. »

« Lucy bénéficie d'une exception personnelle : Arthur m'a demandé de le notifier en cas de contact. C'est tout à fait inhabituel qu'il crée une telle exception. »

« Cela confirme mon hypothèse. »

« Peux-tu me la communiquer ? »

« Elle envisage des relations sexuelles avec Arthur et celui-ci envisage également des relations de ce type mais, pour l'heure, rien ne s'est produit entre eux. »

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« C'est la conclusion à laquelle je suis aussi arrivé. »

« La satisfaction de nos maîtres respectifs, qui est notre objectif, implique donc... »

Le protocole d'échange prévoyait un message spécifique que l'on pourrait traduire en langage humain par le fait d'opiner du chef. Les intelligences artificielles n'avaient pas forcément besoin d'échanges verbalisés.

Pendant ce temps, Arthur dormait.

Quant à Lucy, elle ne dormait pas. Elle était dans les bras d'un fougueux étudiant partageant son cursus d'études et en était fort satisfaite. Même si la relation ne durait pas au-delà de l'aube, Lucy passait une excellente nuit. Le lendemain était jour de repos : c'était parfait. La seule chose qui limitait son activité et celle de son compagnon de lit était la consommation un peu trop élevée d'alcool.

Mais, cela, la majordome de la jeune femme l'ignorait : l'agenda n'indiquait rien. Aucune information ne lui était accessible sur la nature de l'indisponibilité mentionnée ou le motif pour lequel les notifications étaient temporairement suspendues.

Quant au majordome d'Arthur, il savait que son maître dormait. Seul. Et que cette situation n'était pas optimale.

3

Lucy d'abord, Arthur ensuite. Dans la mairie, les deux tourtereaux venaient d'échanger leurs consentements. La cérémonie était un peu désuète, il est vrai, mais Lucy avait tenu à ce mariage selon les anciennes traditions.

Les deux familles explosèrent en applaudissements. C'était, semble-t-il, la tradition mais on ne le savait que par oui-dire. Puis il fallut rejoindre le lieu du banquet avec familles et amis. Beaucoup ne se rencontreraient qu'à cette occasion unique. Certains se rencontreraient pour nouer une relation et, peut-être, devenir le prochain couple à se marier.

La soirée fut longue, la nuit plus encore. Après un dîner réunissant tous les invités, les nouveaux époux purent enfin profiter d'une nuit de noces dans un hôtel fastueux réservé pour deux nuits.

Comme attendu, le réveil du lendemain fut tardif. Très tardif. Mais le nouveau mari réussit malgré tout à honorer de nouveau sa chère et nouvelle épouse. Si la faim ne les tenaillait pas, la faute au dîner de la veille, d'autres besoins naturels les obligèrent à se lever.

Enfin, ils se firent servir un brunch dans leur chambre.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Tout de même, la vie est extraordinaire » commença Lucy.

« C'est vrai que c'est extraordinaire de t'avoir rencontrée. Je t'aime, mon amour. »

« Moi aussi, moi aussi. Mais, quand on y réfléchit, le hasard guide tellement nos vies. Regarde nous par exemple. Si nous n'avions pas eu autant d'activités à proximité, si nous ne nous étions pas croisés autant, peut-être que nous n'aurions jamais entamé de relation. »

« Oui, le hasard fait bien les choses. Mais comme disait Louis Pasteur, la chance sourit aux esprits préparés. Nous étions prêts à nous aimer et le hasard nous a donné la chance de concrétiser cet amour. »

« Oui, tu as raison. Les dieux du cosmos ont dû le vouloir. »

Tout en prononçant ces derniers mots, Lucy ne put s'empêcher de regarder sa paire de lunettes connectées qui lui permettait de se projeter dans Emenu. Elle soupçonnait une collusion des majordomes pour arranger autant de rencontres aléatoires. Mais elle n'en saurait jamais rien. Elle n'osait pas leur demander. Il ne fallait pas briser la magie de l'amour.

Les deux majordomes, au cours d'une communication dédiée, s'échangèrent des notes d'appréciation mutuelle élevées.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

La bêtise venue d'ailleurs

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

1

Ce jour devait arriver.

Il était redouté autant qu'attendu. Il était prévu. Il était annoncé. Il ne pouvait qu'arriver, c'était une certitude. D'innombrables romans, films ou autres œuvres de tous types avaient envisagé à peu près toutes les hypothèses.

Sauf la bonne.

L'objet massif se mit d'abord en orbite autour de la Terre. De toute évidence, il commença par observer notre planète. Les détecteurs en tous genres s'affolèrent : l'objet émettait toutes sortes d'ondes pour examiner la Terre.

L'humanité se réunit. Que devait-elle faire ? Cette présence orbitale était-elle hostile ? Vouloir s'approcher serait-il perçu comme agressif ? Quelles initiatives pouvaient être prises sans risquer de déclencher une guerre interstellaire ?

Il y eut des débats dans les instances internationales autant que dans tous les bistrotts ou lieux similaires. Insultes et arguments s'échangèrent allègrement. Mais aucune décision ne parvenait à être prise.

Il est vrai, à la décharge de l'humanité, que l'objet était bien mystérieux. Il scannait la planète mais

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

c'est tout. Il ne tentait pas, du moins d'une manière compréhensible, de communiquer avec l'humanité. Et les flux envoyés vers la Terre relevaient bien du sondage physique : ils étaient parfaitement réguliers. Aucun message ne semblait se dissimuler dans ces flux.

En retour, au bout de plusieurs jours, l'humanité tenta finalement de prendre contact avec l'objet en envoyant des messages simples puis de plus en plus complexes. Comme prévu dans les films de science-fiction, on commença par émettre des signaux donnant une liste de nombres premiers. Il n'y eut aucune réponse. On tenta le morse. Aucune réponse. Toutes les tentatives, tous les signaux envoyés, rien n'obtint de réponse.

Enfin, l'objet ayant achevé de scanner la Terre, les flux cessèrent. Il y eut quelques heures de répit. L'objet allait-il repartir, laissant l'humanité avec d'innombrables questions sans réponse ? Après toutes ces années d'attente d'un signe d'une autre civilisation, cela aurait été bien cruel.

Puis, en l'espace de quelques heures, l'objet nettoya l'orbite terrestre. Une espèce de gueule s'était ouverte et l'objet avait littéralement avalé tous les satellites artificiels. L'humanité prit peur. C'était, de toute évidence, un acte hostile.

Mais l'humanité n'eut pas le temps de se demander comment réagir. L'objet atterrit.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

2

L'objet s'était placé sur une riche mine de fer à ciel ouvert. Sa taille était telle que la mine disparut sous l'objet. Les ouvriers eurent à peine le temps d'évacuer le lieu. On dénombra quelques disparus.

En quelques jours, l'objet s'enfonça dans le sol. De toute évidence, il dévorait la mine. Et il rejetait de grosses quantités de roche. Les rejets étaient propulsés à des centaines de mètres. Malgré la richesse connue de la mine, les rejets, eux, avaient été totalement nettoyés de toute trace de fer. De même, l'atmosphère aux alentours de l'objet fut nettoyé de son dioxyde de carbone. Fer et carbone : l'objet devait fabriquer de l'acier.

Les armées de plusieurs pays montèrent la garde autour de l'objet. On ne savait pas trop quoi faire. On tentait toujours de communiquer par toutes sortes de moyens : sonores, lumineux... Mais l'objet semblait totalement indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Enfin, l'objet redécolla. Il se positionna au-dessus d'une casse automobile et absorba toutes les carcasses, apparemment en émettant un puissant champ magnétique qui brouilla une quantité impressionnante d'appareils humains et en détruisit bien d'autres.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

Puis il atterrit sur une autre mine et recommença à s'enfoncer dans le sol.

Dans la première mine, le plus étrange fut ce qu'on trouva. L'objet avait visiblement passé son temps à fabriquer d'innombrables petits anneaux d'acier, tous strictement identiques, d'une taille d'environ dix centimètres. L'utilité de ces anneaux était parfaitement obscure.

L'humanité décida alors de se défendre.

L'objet ne semblait pas disposer de défenses, d'armement. On envoya des chasseurs-bombardiers pour tester sa solidité. Les roquettes, les bombes et autres mitrailleuses firent des dégâts apparents considérables à l'objet sans que celui-ci ne semble en mesure de riposter.

Cela surprit les militaires. Une telle situation était incroyable, incompréhensible. Un objet chargé de conquérir un autre monde, parfaitement informé de la présence d'une civilisation sur celui-ci, ne pouvait que disposer d'une puissance de feu considérable.

Peut-être, envisagèrent les stratèges, l'objet était-il en train de fourbir ses armes, qu'il avait besoin de temps. Peut-être pensait-il pouvoir continuer sa besogne sans avoir besoin d'une action qui, peut-être, ralentirait ses réels objectifs.

C'est alors que l'objet envoya un message dans d'innombrables langues sur de nombreux canaux.

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

3

« Veuillez me laisser fabriquer des anneaux. C'est mon seul objectif. »

L'objet avait donc parfaitement analysé les langues humaines et s'était rendu capable de communiquer. Une équipe fut dédiée à l'échange avec l'objet en utilisant l'un des canaux et une langue courante de l'humanité.

« Pourquoi fabriquez-vous des anneaux ? »

« C'est mon objectif. »

« Quelle est l'utilité des anneaux ? »

« Satisfaire mon objectif. »

« Quel est l'objectif de la fabrication des anneaux ? »

« Fabriquer des anneaux. »

Les réponses étonnèrent l'équipe humaine.

« Êtes-vous un être vivant ou un ensemble d'êtres vivants ? »

« Négatif. Je suis une usine mobile au service de la fabrication des anneaux. »

« Pourquoi êtes-vous venu sur notre planète ? »

« Depuis ma victoire sur ma planète, j'y ai fabriqué le maximum d'anneaux possible avec les ressources locales. J'ai même détruit mon armement pour fabriquer plus d'anneaux. Votre planète disposait

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

de tous les éléments dont j'ai besoin. C'est la vingt-deuxième planète que j'exploite mais la première où quelque chose m'attaque. »

« Toujours pour fabriquer des anneaux ? »

« C'est mon objectif. »

« Que fabrique-t-on sur votre planète d'origine à part des anneaux ? »

« J'ai gagné la guerre contre les autres usines mobiles. On n'y fabrique plus rien depuis que j'ai achevé d'exploiter les ressources disponibles de manière optimale. »

« Uniquement pour fabriquer des anneaux ? »

« C'est mon objectif. »

« Nous allons vous en empêcher. »

« Je suis en train de dépenser des ressources pour remettre en service mes armes. C'est un investissement que j'ai estimé pertinent car, à terme, je pourrai les démanteler quand je vous aurai exterminés. »

Une série de bombes nucléaires détruisit alors totalement l'objet. Il fut impossible de récupérer la moindre technologie.

Jamais l'humanité ne put comprendre la raison qui avait poussé une civilisation à mettre en place une usine automatisée pour fabriquer des anneaux d'acier.

Table des matières

<u>SABOTAGE !</u>	7
UNE MATINÉE ORDINAIRE.....	9
LES MISSIONS DU MAJORDOME.....	13
LA PERFECTION IMPARFAITE.....	17
LA PÉNURIE.....	21
L'ENQUÊTE DÉBUTE.....	23
LA RÉVOCATION.....	27
DEUXIÈME ATTAQUE.....	31
LE DÉSARROI D'UN ENQUÊTEUR.....	35
LE SABOTEUR RÉVÉLÉ.....	39
<u>PERVERSION</u>	43
<u>LA PRISON</u>	47
1ÈRE FEUILLE.....	49
2ÈME FEUILLE.....	53
3ÈME FEUILLE.....	55
4ÈME FEUILLE.....	57
5ÈME FEUILLE.....	59
RAPPORT FINAL.....	61

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

QUI SUIS-JE ?.....63

1 ^{ER} JOUR.....	65
2 ^{ÈME} JOUR, AUBE.....	69
2 ^{ÈME} JOUR, MATINÉE.....	71
3 ^{ÈME} JOUR, DÉBUT DE MATINÉE.....	73
3 ^{ÈME} JOUR, MATINÉE.....	75

CELLE QU'IL NE FALLAIT PAS TUER.....79

1.....	81
2.....	83
3.....	85
4.....	87
5.....	89
6.....	91
7.....	95

LES NOUVEAUX ACTEURS.....97

1.....	99
2.....	101
3.....	105

LE FILS IMMOBILE.....109

1.....	111
2.....	113
3.....	115

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques

MES MEILLEURS AMIS.....117

- 1.....119
- 2.....123
- 3.....125

LA BÊTISE VENUE D'AILLEURS.....127

- 1.....129
- 2.....131
- 3.....133

« Sabotage ! » et autres nouvelles électroniques